

Marcel Dugas

Paroles en liberté

Poèmes en prose

BeQ

Marcel Dugas

(1883-1947)

Paroles en liberté

Poèmes en prose

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 185 : version 1.1

L'œuvre poétique de Marcel Dugas comporte quelque quatre-vingts poèmes en prose, publiés dans neuf volumes. Le recueil, *Paroles en liberté*, paru en 1944, aux Éditions de l'Arbre, est le dernier à paraître du vivant de l'auteur. Plusieurs textes, cependant, ont été repris des livres précédents.

Paroles en liberté

à R. M.

Avant-propos

Je me suis agenouillé devant les idoles, je me prosterne plus que jamais en présence du Dieu unique, créateur des mondes, des êtres et des choses.

Et la douleur n'est pas pour moi une inconnue.

Sans plus tarder je livre au lecteur cette parodie de moi-même.

... en prose, et revues. C'est une faiblesse bien répandue que de vouloir remettre sous les yeux du public une œuvre de jeunesse. J'ai l'air de m'en excuser et je ne fais que camoufler la vanité de l'homme qui écrit, puisqu'il attache bien souvent, à tort, un certain prix aux premières manifestations de sa pensée ou de sa sensibilité.

J'ai aimé le rire, la fantaisie, la foi.

Je me suis agenouillé devant les idoles, je me prosterne plus que jamais en présence du Dieu unique, créateur des mondes, des êtres et des choses.

Et la douleur n'est pas pour moi une inconnue.

Sans plus tarder je livre au lecteur cette parodie de moi-même.

M.D.

Ivresse

Elle me tient penché sur les gouffres. Mais je chasse ses invitations au suicide. En ma tristesse persiste encore le goût de la vie. Sous une couronne de pensées désespérantes, la volonté sait encore me lier à la conscience, me jeter à la contemplation de moi-même. Je vis !

Ce n'est pas là une chimère dont je me réveillerai après la nuit qui va me prendre, croiser mes deux mains inertes, éteindre mon cœur, gisant sur des désirs qui, pareils à des diamants, déchirent sa nuit secrètement gémissante, – et mon front où se tiennent, prisonnières, des illusions qui battront en vain de l'aile.

Je vis ! après tant de morts dont je fus le ressuscité.

Je m'abandonne au rêve qui m'arrache à ce lieu de plaisir ; je n'y suis que d'une présence corporelle. Mon esprit est ailleurs. Amusé d'analogies et de contrastes, il dépasse ainsi sa peine, il l'adorné d'un bouquet, l'embellit de comparaisons, la flatte en lui découvrant des ressemblances.

Je souris à l'évocation de Faust. Tout homme porte

en soi un Faust, qui, avec l'âge, ne demande qu'à s'éveiller. Tentation vaniteuse, en effet, pour qui se plaît au songe ! Faust, c'est l'histoire du cœur humain, du désir qui demeure au delà de toute passion, du champ entamé de l'expérience amoureuse.

Faust, tu m'apparais dans ce soir qui me dépouille trop de mes manèges, de ma puérile agitation.

Faust, tes cornues ne sont-elles pas là qui t'appellent, te pressent d'invitations ? Tes cornues ! C'est la déclamation, c'est le rire d'une vérité concrète, une formule géométrique, la note du pharmacien qui, vraiment, exagère.

Faust, retourne à ton chenil plein de pailles et de miettes de gâteau. Et pourtant, ce soir, tu te sens royal et voudrais arrêter la nuit que tu proclames ton esclave. En vérité, tu la pares : l'ivresse chante ; la tête chavire ; le front frémit et s'amuse, et tes bras soulèvent des sirènes et des dieux.

L'ivresse gagne et tu marches dans une rumeur de sons, de parfums et de mots d'amour étouffés. Qui dira la fantaisie, la somptuosité des fêtes construites et défaites en songe ! Tu es le roi d'un palais qui s'écroule, le créateur d'une forme qui ne parvient pas à naître, d'une nymphe qui, se concentrant sur elle-même, se réduit, à la tombée des étoiles, à une ligne abstraite et méprisable. Tu crées des bijoux qui se résolvent comme

les buées flottantes sur l'horizon, déroband le réalisme de l'univers.

Des coupes circulent sous tes lèvres un instant radieuses et tu détournes la tête, déjà lassé. Un décor où volettent des désirs cependant qu'un orchestre intérieur de voix fines et plaintives t'obsède. Tu es ivre de toi-même, des êtres et des formes qui dansent, et cependant tu te maîtrises.

J'entends une voix – c'est la tienne ! – qui laisse échapper des mots sans suite :

« Je suis descendu au fond des géhennes de la souffrance. Et j'assiste, ivre et lucide, à une sorte de mort de moi-même. »

Pleurant,

Et ceci :

« Ô mère ! priez pour le Jésus de Jérusalem.

« Priez pour les crucifiés qui dorment, au fond du temps et de l'avenir, pour ceux qui n'ont pas cru aux soirs de pardon, à l'aube donneuse de lumière.

« Priez pour les hommes étouffés dans le meurtre et le sang, dans cette agonie des guerres où sombrent les troupeaux des assassinés.

« Priez pour les malheureux, proie de l'ombre, de la faim et de la misère.

« Priez pour ces hommes qui vont mourir sur les champs de bataille, et qui, ne voulant plus vivre, ont regardé la mort comme un soleil de délivrance.

« Priez pour ces femmes qui caressèrent l'agonie des pauvres, des faibles et des malheureux, et pour ces forts aussi qui ont abusé des faibles.

« Et, afin que personne ne soit oublié dans cette prière totale, priez pour les damnés de la honte et du désespoir.

« Ô mère, priez pour moi qui voudrais prier avec vous pour ces victimes du passé et de l'avenir, et pour tous ceux qui sont morts déjà d'avoir voulu mourir. »

Ta plainte montait plus attendrie :

« Jamais une aube plus pâle et plus douce n'avait blanchi des mains aussi désespérées, et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur. Quelle nuit ! Celle où la réalité devient une statue composée de toutes les douleurs de l'être, du mirage des sens, de la certitude que crée l'angoisse de l'esprit, du silence où gémissent les oiseaux du matin et où se perdent les mourantes volées des cloches.

« Et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur.

« En vain avais-tu tenté de protéger l'image qui fleurissait en toi-même. Elle croulait ; elle s'évanouissait pendant que l'aube montait à l'horizon.

La nature allait tressaillir de lumière ; en toi la nuit s'installait, commandait aux gestes, aux paroles, aux désirs.

« Et tu sentais les idoles chanceler dans ton cœur.

« Bientôt, dans le bruit des labeurs, tu te mêlerais aux autres hommes, tu partagerais leurs travaux et leurs peines ; tu essaierais de connaître leurs misères, leurs ambitions de tout comprendre et de tout résoudre ; tu mangerais de ce même pain et t'abreuverais à ces boissons, fades par l'habitude.

« Et, en toi, ce sont des idoles que tu porterais ensevelies.

« Quelle nuit que celle où tu as senti que toutes les idoles périssaient dans ton cœur ! »

Et poursuivant encore :

« J'adorais, Psyché, la fiction de ta mort. » Je me disais : « Elle se réveillera d'entre les mortes, et ce ne sera pas seulement du parfum des asphodèles que son cœur battra encore à se rompre. Non, elle se remettra à respirer avec les vivantes. On la verra, à côté de ses sœurs, cueillir les fruits du jour et, le soir, à son balcon, rêver à d'autres séductions. Elle sera à nouveau le désir, la joie, la démence. Sa bouche altérée criera vers les sources de l'extase. Ses yeux s'agrandiront dans la

vision de l'amour. Ils s'appuieront avec pitié sur des blessures ; ils oublieront leur propre douleur pour tâcher de guérir et de consoler. Elle dira, en sanglotant : "J'avais eu faim, j'avais eu soif. Apportez-moi encore des breuvages. Je veux boire et vivre. Exaucez rapidement cette volonté d'aujourd'hui. Demain, je pourrais être morte." »

Comme des fardeaux légers, oubliant ceux du présent, les passés viendront choir dans ses bras. Elle leur sera un refuge, certains soirs où, ressuscitant de l'ombre, ils surgissent, semblables à des mendiants affamés, demandant un sourire, une larme, des pardons. Elle sera généreuse pour ces dépouillés sortis de la poussière du néant.

Pour elle, parce qu'elle avait su vivre, j'imaginai une résurrection où, sur une terre jonchée de feuilles, elle se serait promenée, cheveux épars, tordant les mains, suppliant les hommes et les dieux de lui donner des paroles comme des aumônes, comme des baumes.

Je la voyais romantique, béante de blessures et de cris ainsi qu'au sein des plus violentes passions de jadis.

Je me disais : « L'annonciateur apparaîtra qui, avec son signal, ses cloches et ses bouquets d'épines, te déchirera comme un cri, comme une lame de couteau. Tu seras alors pareille à ces femmes crucifiées sur les

chemins de la douleur et du néant. »

La douleur est venue au seuil de ta porte ; et tu es restée calme, froide, cruelle, immobile comme une source où se serait penchée la figure du désespoir.

Puis, moins désolée, tu dis à voix basse :

« Ma douceur m'est revenue, jaillie des mirages morts, et elle m'a apporté ses dons de calme. Je ris après avoir pleuré. Mes larmes, je n'aurai pas le fol orgueil de les renier : elles étaient en moi depuis toujours, et quand elles vinrent au bord de mes paupières, je les reconnus comme on reconnaît des exilées. Mes larmes, vous étiez vraies comme moi-même ; vous étiez folles comme mon cœur ; vous étiez douloureuses comme mon imagination. Je sais bien qu'il en existe d'autres, mais celles-ci sont miennes et personne ne me les enlèvera.

« Ma douceur de jadis, d'avant la tourmente, a frappé à ma porte. Je lui ai ouvert et la voilà qui, pareille à une maîtresse, met ses mains sur mon front, me berce ainsi que l'on fait pour les petits enfants qui ont trop pleuré, et m'endort, tranquillement, tranquillement. »

De plus en plus ivre, tu continuais, secouée de sanglots, lorsque les premières lueurs du matin blanchirent l'horizon.

« Aube, créatrice de mille lumières, j'aime ton éploiement de rayons et tes symboles de maternité amoureuse. C'est en toi plus qu'ailleurs, plus qu'en des livres, des femmes mortes, des polichinelles cassés, mes jouets revus, touchés, eux qui dorment en une armoire ! c'est en toi que je me retrouve. Je pense, parfois, que j'ai ton éternelle naïveté et que le jour est parti sans me vieillir, sans éteindre la chanson que j'avais commencée. Je pense des jours à ça. Oui, je sais la lourdeur des soirs quand j'ai bu quelque vérité amère, et j'ai pleuré souvent parce que la nuit n'avait pas ton visage, aube que j'aime tant, aube en frissons, faunesse dansante au miroir de mon âme.

« Je t'ai désirée, à plus d'une reprise, pour être délivré de la nuit, de la nuit interminable où s'éploie l'insomnie, mais c'est là très ancienne histoire. Car je suis gai maintenant, très gai. Et si je livre mon âme, c'est que la joie me persuade et me soulève. Je retrace l'histoire que tu y as écrite, les étapes douloureuses franchies : c'est de l'histoire ancienne !

« Ô Toi qui berças mon enfance, l'aube te ressemble et te remplace ; c'est elle qui baigne mon front, me prend dans ses bras et me berce. Elle a ta bonté, le silence clair et doux de ton visage et tes mains maternelles. Par elle, je me laisse encore plaindre et aimer. Par elle, je suis encore enfant.

« Aube fuyante de l'innocence, du cerveau lucide qui se refait de la jeunesse ; aube du cœur lavé des effrayants cauchemars de la nuit ; viril élanement des corps vers les merveilles de la volonté !

« Sur ma vitre, un tressaillement de chair merveilleuse, faite de rose et d'or : c'est la vierge, c'est l'aube. Et j'ai crié comme devant une annonce de bonheur.

« Ainsi qu'un frémissement de notes qui, sur le passage d'une déesse, s'échapperaient d'une fontaine, des paroles fluides m'enveloppent de douceur : “Mon enfant ! mon enfant !” »

C'est un chant de tendresse qui ferme encore mes yeux et m'abreuve au philtre des verbes.

J'abandonne autour de mon chevet, comme des feuilles dédaignées – feuilles mortes, proses en lambeaux, forme d'un rêve qui s'évanouit –, certain cauchemar, et mon sanglot, celui qui est à moi et non aux autres, toute mon activité d'esprit et d'âme, du regret dans le noir, un ciel qui sombre avec ses étoiles pâlies.

Voici l'aube de salut qui va paraître, qui paraît : irruption de clartés menues, pressées, vives et courtes ainsi qu'un millier de têtes qui se renversent et boivent, en frénésie, les perles de la lumière. Mon col nu va se

dresser libre des chapelets de la nuit et de la caresse des ombres.

« Vont-elles me sauver, ô berceuse de jadis, ces têtes du génie des hommes, belles de pensées et reines par le vouloir ? Je me précipite vers elles dans le jour qui monte et où s'accroît la rumeur de la ville. Leur sagesse va s'échapper des livres qui vivent et qui chantent. Vont-elles me sauver comme toi, jadis, quand tu me protégeais, dans tes bras étroitement serrés, des fantômes de la nuit ?

« Ma peur s'est augmentée du crime de tous les mondes ; ma peur s'est agrandie de tout moi-même. Dans mes doigts vieilliss, ce n'est plus la chaînette d'or au bout de laquelle je baisais un Jésus sauveur : ce sont les effigies de l'enivrant et mortel amour.

« Et, pour mon banquet spirituel, des fruits de cendre, les fables grossières de la vérité des hommes.

« Aube, reprends-moi, arrache-moi à la vision de la réalité et de moi-même. Couronne mon front du ruban des sources fraîches, et dans ce cœur bruissant de musiques, crée une chanson fraternelle où s'uniront la connaissance et la douleur des hommes.

« Aube commisérante, jette-moi transi de désir, aveuglé de rayons, sur les chemins de la joie. Comme toi, je veux être gai, faisant sonner des chansons, des

grelots, des rires pleins et vibrants. »

Soudain tu fis silence, et, les bras levés, tu tendais les mains vers la lumière qui, une fois de plus, foudroyait les puissances des ténèbres.

Litanies

Matins

Matins de la naissance du monde qui se levaient dans le rire du paradis terrestre où, sur un lit de roses, Ève, nue, endormie, bouche close, ignorait encore le baiser de l'homme...

Matins de la morsure première et de la connaissance, matin d'adieu à l'Éden parmi les éclairs du glaive de la destinée...

Matins de la terre réaliste, aride, sans poésie et sans fleurs...

Matins dressés comme des géants, armés de faux, sur la mort des choses et des êtres...

Matin où, préluant à la haine des hommes, Caïn se mit à haïr Abel...

Matins de l'histoire d'Asie, de Rome, d'Athènes, de France et d'Allemagne, matins de gloire et d'horreurs sanglantes où l'homme s'imagina créer le droit et la civilisation...

Matins des petits peuples voués au carnage pour l'assouffement des fauves...

Matins de ma jeunesse où se répondaient de si multiples ivresses, où le cœur était bon, l'âme chantante sous les révélations de la vie...

Matins où j'ai tenu des têtes mortes dans mes bras...

Matin où je t'ai cherché, Rêve défunt, sans plus jamais te revoir et te saisir...

Matins de Paris au Luxembourg, illuminé du sourire des statues ; matins des Champs-Élysées où semblent, dans la gloire, revivre tout un peuple de déesses et de dieux...

Matins de Milan dont on aurait voulu presser l'air avec les deux paumes, afin d'y capter le rire de la Joconde...

Matins d'or romains percés de flèches et de campaniles, où s'endort le péché sous un cilice et des violettes...

Matins de Florence qui repose avec sa ceinture de légers mamelons et de fins cyprès envolés...

Matins de Venise sur le Grand Canal où l'on croyait respirer le parfum de George Sand et entendre les cris de douleur de Musset...

Matins de Sorrente où sur la mer romantique glissait le fantôme de Graziella...

Matins de Pompéi brandissant son éloquente

décadence dans la mort des ruines...

Matins de pourpre sur le golfe de Naples...

Tous les matins qui exaucèrent mes désirs de poésie et d'enivrement...

Matins de la petite enfance heureuse, du premier désir et des baisers neufs, chers matins de mai, de juillet et de décembre, tombez à nouveau dans mon souvenir...

Matins de l'illusion, de la foi et de l'espérance, de la paix dans le rêve des maisons familiales, revenez avec vos mugets, vos lys et vos roses, bruire à mon oreille, rapportez-moi l'ardeur de vos soleils.

Soirs

Soirs où la chair n'est qu'une grande plainte désolée vers les étoiles...

Soirs où meurent toutes les âmes vaines, lasses de frémir et d'adorer...

Soirs pareils à des fantômes glissant au bord du sommeil et faisant de la nuit une fresque d'ombres passionnées...

Soirs énervés où les hommes sont tendres comme des fleurs, et les femmes plus abandonnées que les choses...

Soirs d'ivresse dans la paix molle des campagnes...

Soirs où les fronts, comme l'azur pointé d'astres, s'illuminent de pensées...

Soirs déployés en oriflammes sur le triomphe des victoires ou l'amertume des défaites...

Soirs froids de janvier où les maisons silencieuses abritent et réchauffent la misère des hommes...

Soirs de repliement sur soi, d'analyse destructrice dans l'attente du bonheur...

Soirs d'aspirations vers des réalités qui échappent à l'étreinte...

Soirs où sanglote, dans la tourmente, la nature effrayée de ses crimes et de son insolente jeunesse...

Soirs d'apothéose pour les hommes de vérité qui clamaient, en pâlisant, des raisons de salut au Monde...

Soirs de pardon et d'ivresse dans l'horreur de se ressaisir...

Soirs d'automne discret, nuancé, subtil, de septembre, auprès des fontaines verdies de feuilles mortes qui gardent, en leur tombeau, les illusions de l'été, les amours d'août...

Soirs saignants, si pareils à des suaires qui enveloppent les collines, transies des baisers de la mort...

Soirs où l'air embaumé est déchiré de mourantes musiques.

Soirs craintifs et peureux du bonheur, qui étouffent, se pâment et se dissolvent en embrassements.

Soirs se posant, à la façon des caresses, sur les chefs-d'œuvre de l'art et de la beauté...

Soirs hérissés d'angoisses sur des nuits d'agonies et d'effrois...

Soirs descendant dans la mer avec des traînées d'astres et l'égrènement des illusions en fleurs...

Soirs doux et caressants ; Soirs sombres et tourmentés ; Soirs calmes et frais ; Soirs orageux pleins de cris et de tempêtes ; Soirs chauds qui enivrent ; Soirs engainés de gel et de cristaux qui drapent la nuit d'un linceul et la dressent, sans espoir, sous le vent des espaces, en mendiant de l'amour.

Je vous célèbre, ô Soirs, qui êtes un beau drame qui se déchiffre et s'accorde au mystère des âmes ; j'épouse en vous les mille et un gémissements qui s'éteignent, et sur vos ombres remuantes, je salue la promenade des chimères enlacées.

Je vous prie, ô Soirs, si lumineux, si fiers, si élancés et si tristes, car vous me semblez être le tombeau capitonné où le cœur humain se cherche un asile, un temple pour la mort et l'oubli...

L'idéale maison

J'avais construit ma maison sur un ciel de nuages et de zéphyr. Et pour que nul ne me dérobe mes tableaux, mes statues, mes rêves, j'étais allé, sur une montagne très haute, la suspendre dans l'azur. Elle était belle, ma fantastique demeure ! Elle était la chose du soleil, du jour, de la nuit, et la flamme qui monte et le parfum qui descend avec lenteur sur la plaine. En elle se refaisaient les visages du matin et du soir.

Parmi les murmures qui s'élevaient des bois, elle semblait flotter sur les nappes d'or du soleil épandu. Et si l'orage déchaînait ses fureurs, elle pleurait de toute la pluie des ciels.

Elle empruntait une voix aux éléments, et sa parure, c'étaient les pourpres de Phébus, le reflet des nuages, les vapeurs qui s'exhalaient des lacs, des roseaux et des cabanes de terre.

Maison ardente et qui dansait comme une arche bien-heureuse ! Maison illusoire où les fées souriaient, penchées aux fenêtres.

Sous les caresses des étoiles, elle simulait une

vivante habitation, hantée de fantômes et de rêves patiemment apprivoisés. L'empyrée, qui bruit de tant de musiques, lui fournissait des chansons. Son hospitalité se faisait accueillante à la joie et au malheur ; des mendiants – c'est un rêve ! – mangeaient de mon pain, et des poètes, fraternels aux chimères, m'endormaient de leurs chants. Dans son jardin, les jeunes filles venaient cueillir des fleurs et des fruits.

Et j'ai cru, un jour, follement que, sur son seuil, je refaisais l'homme, à l'image des dieux et des saints.

Mais, un soir de tempête, ma maison s'est écroulée avec mes images, mes souvenirs, mon intelligence et ma flamme. Ne la cherchez pas désormais ; ma maison n'est plus, ma maison est morte.

Rébus

I

Le dieu plonge et disparaît dans la mer. Il dort au fond des eaux qui lui servent de berceau liquide. Son linceul, ce sont les vagues qui l'enveloppent, le roulent, le caressent. Il semble mort.

Sa mémoire lui compose un asile fleuri d'émotions et de larmes. Il est tout baigné d'effluves, de parfums. Le désir l'arrache à son néant, le ressuscite. Et l'on dirait que sa tête pleure au bord de la nuit ; il sanglote comme l'enfant touché de la première blessure.

Sur un lit de roseaux, il a l'air d'un dieu paré pour quelque supplice. Mais il cache son front outragé à la lumière. Il se refuse aux cris qui le veulent atteindre, à la bouche qui se tend pour la morsure.

Le dieu a dormi longtemps sur un lit de varech, les algues ont tissé son corps d'un vêtement qui frissonne. Il s'ennuie de cette mort volontaire, et de ces eaux, et de ces conques, et de ce sable qui, bouchant son oreille, l'empêche d'entendre le cri de l'amour.

Le héros secoue son sommeil, et tout mouillé de la pluie cristalline des séjours divins, il se hausse à la vie et tend les bras vers les fruits de l'Arbre.

Mais il trébuche sur le sol qui s'offre à son pas. L'abîme était sa patrie : la connaissance éblouit ses yeux. Il vacille, balbutie et s'écroule sur ses genoux.

Il est pâle d'avoir été le prisonnier de la mer et de l'infini.

II

Les roseaux s'inclinent sous une brise parfumée ; le corps étendu sur la rive laisse bruire sous sa peau la chanson de la terre. Sur la bouche de l'homme à demi éveillé, un rire court. Les cheveux soulevés permettent de contempler un front livide où s'épand soudain la lumière du plaisir. Une main errante pince le genou en repos qui, tout à l'heure, se dressait dans la bataille. Les roseaux gardent et protègent le bel animal que gâta le sommeil féerique. Un rideau d'ombres ondoie sur les membres engourdis de félicité : ramages, girandoles qui sont de pourpre, de violet et de vert. Toutes les caresses se sont posées, toutes les caresses sont venues, les unes

après les autres, déposer leur baiser.

Ce corps, moite de délices, ne se tient plus de soupirs et de joie. Et il a l'air, tant il est mou et trempé, de descendre dans le lit charnel de la terre amoureuse.

Les roseaux s'inclinent toujours : ils bercent le réveil de ce vainqueur.

III

De quoi mon intelligence qui s'ennuie se pourrait-elle nourrir ? Je refuse mon adhésion à la découverte des théorèmes classiques ; j'abolis en moi le souvenir des logarithmes que je n'ai jamais sus ; je veux ignorer la géométrie et l'algèbre, mes deux vieilles ennemies ; la lumière connue du soleil m'offusque, et la nuit, qu'elle garde pour le rêveur d'hier ses étoiles et sa lune ! Je ne suis pas né pour être une chose éternellement soupirante vers des lacs romantiques, des vierges au balcon qui se pâment dans la brise. Et j'ai dégringolé Roméo de son échelle de soie ; et j'ai tué le faune dressé sur des proies toujours possibles.

Omphale, tu ne me verras pas, étendu à tes pieds, nouvel Hercule que fatigue sa force et qui se tue à

vouloir être tendre. Pour tes beaux yeux pervers, chargés d'étincelles, Hélène, je n'introduirai pas, grâce à des ruses savantes, un autre cheval de bois dans une Troie incendiée, qui regarde avec désespoir crouler ses murailles, et sa reine devenir le butin d'un odieux vainqueur.

J'ai dit à mes sens de se taire, à mon esprit d'ignorer le connu. Je me veux amuser avec un rien qui sera un symbole, mais un diable de symbole.

De quoi vais-je tirer la substance idéale ? le noumène ? la structure évocatrice ? Quel limon va se changer en ailes, en bruissements, en chansons ?

Dieu ! qu'est-ce que je frôle ? Mes doigts se glacent et sont comme mordus par une légère caresse.

Ne craignez que je défaille ! Car je ris. Et mon émotion ne sera que de pensée. Tous les dieux me protègent, veillent sur mon âme. J'ai la grâce de l'esprit. En vérité, je domine la matière !

Mes sens, comme vous vous taisez ! Mon âme, tu ne pousses pas le plus léger des cris, et ma jambe, ardente aux combats, se tient ferme, hiéراتique, – telle un pilier de bronze !

... Je saisis un objet, je le palpe, – c'est idéal ! Je le tourne sous la lumière ; j'examine avec soin – celui de

l'esprit – les aspects, les nuances, le vif éclat, l'harmonie qui composent sa perfection. Je le hausse au-dessus de ma tête, je le retourne, je l'approche de mon oreille, de mes yeux et de mon nez. Je souffle sur sa poussière ; je le presse et l'embrasse.

Puis soudain, je m'arrête, je réfléchis, je rêve, car un miracle se dévoile à mes yeux ; je tiens la mer dans mes mains !

Images

Ma tristesse est en vous

Ma tristesse est en vous, essaim bruissant de mes souvenirs, ma tristesse qui s'appuie avec des paumes tièdes à votre visage, et qui vous regarde et vous écoute en frémissant. Elle s'insinue, vous pénètre et crée, par l'incantation de toute votre vie confuse, une multitude de figures réelles.

Et je porte intensément la tristesse de ces figures auxquelles j'ai donné une signification, un rythme, une flamme.

Je ne cherche point à vous arracher le poignard dont vous avez voulu menacer un corps trop lâche, trop pénétré d'esprit et d'âme. Je laisse dans vos mains le flambeau et la lyre, les clous et les épines, les apprêts de la volupté, du désir et de la douleur.

Ma faiblesse s'ingénie à vous prêter la puissance, les aspects du carnage ou de la catastrophe. Je me tiens devant vous comme hier. Nulle protestation ; rien qui simulerait seulement que la vie, encore en moi, semble s'émouvoir et se couvrir. Je suis sans esprit et sans âme. C'est de neige et de glace que mon corps détesté

s'enveloppe. Cependant mes yeux, comme des fauves mal domptés, scrutent et cherchent. Ils veulent encore voir ; ils s'adonnent aux curiosités vaines. Ils courent à la couronne des arbres où j'ai suspendu dans les feuilles quelques rêves ardents, sur la mousse où j'ai laissé, en détresse, le corps tendu de certaines chimères. Ils vont à des livres afin d'y trouver les raisons de la sagesse et de la folie humaines. Rapides et fiévreux, ils se promènent sur le décor de la nature et des âmes. Je ne leur impose aucune loi. Je les laisse se guider selon leur fantaisie ; ils me rapporteront, tout à l'heure, des gibiers que j'aime : la fleur des choses, la nuance des désirs, l'éclat des glaciers, la structure sinistre et dénudée des ormes.

Ma tristesse est partout, dans le ciel et sur la terre, au fond des devoirs quotidiens, au sein de la connaissance et de l'ivresse. Elle constitue ma nourriture et ma boisson. En mon rire, elle fait éclore sa fleur d'ombre et d'ennui. Et si je souffre, je la sens qui m'entoure de son manteau de mélancolie. J'ignore le nom de ce pays au seuil duquel je la déposerais comme une chose aimée en lui disant adieu, le temple où, dépouillant le vieil homme, je naîtrais à la candeur d'une foi trouvée.

Elle me tient. Sa présence m'emprisonne, me lie par mille entraves. Je suis le prisonnier de cette « amère et exigeante maîtresse ». Oh oui ! elle est en vous, aussi,

inconnue que je désire et qui dansez, avec des pieds mouillés de parfums, dans le champ de mon rêve.

Bois, car...

« J'ai mis ma lèvre à la coupe d'argile,
Pour y chercher le secret de la vie ;
Elle m'a dit : Tant que tu vis encore,
Bois, car les morts ne reviennent jamais. »

Mais je me suis éloigné d'elle, refusant d'écouter ce conseil de sagesse. Un moment, l'idée me vint de briser cette coupe à cause de tous ces morts qui n'y boiront jamais, de ceux qui portaient en leur cœur une peine infinie et n'ont jamais désaltéré leurs lèvres, de ces pauvres hères n'ayant contemplé qu'un ciel chargé de pluies et de noir, et qui tinrent dans leurs mains les instruments de l'esclavage. J'ai fermé les yeux devant l'évocation des paradis artificiels que l'ambroisie ouvre en nos veines, et j'ai tenu, sous mes paupières, ces morts dérobés aux lumières qui vont me tenter par leur variété, par les rayons qui fleurissent le corps des humaines. J'ai dit :

« Non, arrête ton désir aux bords de cette coupe.

« Pense à tous ceux qui demandèrent en vain un bonheur qui n'est pas venu auprès d'eux avec des pas

d'amour, secouant ses clochettes de lilas, ses bouquets de roses, ses mots murmurés comme des frissons dans la soie.

« Tu n'as pas droit au plaisir, à cette fête des sens, de l'esprit et du cœur, parce que ceux qui dorment éternellement n'ont même pas soupçonné le délire qui va te prendre, cet évanouissement de toi-même au bras du plaisir.

« Ton égoïsme si frémissant, à ses heures, d'orgueil pâmé, quel défi à cette solitude où gisent les vaincus du soir et de la bataille immémoriale !

« Arrête-toi, ne vois-tu pas sur cette coupe où tu cherches de la vie non ses secrets, mais une extase d'une heure, ne vois-tu pas ces mendiants qui sur ces bords se dressent, tendent leurs lèvres exsangues pour qu'un peu de sang les ranime, les arrache à la nuit ?

« Ils y viennent dans une buée spectrale ; ils y étalent leur face livide et accusatrice ; ils esquissent une danse macabre autour de cette coupe.

« Ils sont là, pleins du regret des félicités ignorées qu'un destin inique leur refusa.

« Ils arrivent par milliers, ils emplissent ce lieu de plaisir où, roi dérisoire, couronné de fleurs, tu guettes la proie offerte à tes appétits.

« Ne les entends-tu pas protester contre toi, le ciel

jaloux de leur vie, contre la mort qui les a capturés dans ses filets sanglants ?

« Écoute-les.

« Mesure tes pas, abstiens-toi de sourire, d'être heureux, car le bonheur, c'est le jouet des fous, des aveugles et des sourds.

« Le bonheur ne s'éploie ici-bas que sur des fronts de démente ; le bonheur n'a jamais hanté le front de l'homme véritable.

« Le bonheur n'est qu'un cri d'enfant.

« N'augmente pas l'inconscience de la terre par un aveuglement qui t'empêcherait d'apercevoir les mensonges de ce vain éden où des hommes tâchent d'étreindre l'image de la félicité.

« Dis adieu à la fête que tu projettes, arrache cette couronne masquant un front qui se doit à la fierté des épines, au sillon des rides, à l'épouvante de la pensée.

« Derrière les fenêtres, les déshérités sont là, haletants ; ils épient, regardent les apprêts de ton festin, les serviteurs empressés à ton service, la table ornée de mets fins et rares, les hôtes qui te sourient.

« Ils ne connaissent que les échos de la salle, le son des voix enfiévrées, les accords de l'orchestre.

« Ils vont recueillir les miettes du pain de la table ;

leur joie à eux ne sera qu'un reflet parcimonieux.

« Ils accusent, menacent ; ils sont dévorés par la faim et la soif ; voilà un secret de la vie qu'il te faut découvrir. »

Mais tu fus sourd à ma prière, pauvre homme qui me ressembles par la faiblesse et le désir, mortel séduit plutôt au conseil de la coupe. Et je garde encore dans mon oreille ton cri de fauve rué au plaisir :

« C'est en vain que tu cherches à me dérober la joie de la vie. La coupe a raison : je vais boire, car les morts ne reviennent jamais.

« Je bois pour être pareil à ces morts s'ils revenaient soudain au jardin clair de la vie. Je bois pour eux, à leur mémoire, à leurs os transis, à leur poussière.

« Je flatte à travers moi une sensation qui serait la leur et je les ressuscite presque en goûtant à un enchantement qu'ils ont inutilement souhaité.

« Je les venge de la vie en leur dédiant les minutes enivrantes qu'elle m'accorde.

« C'est pour eux que mes doigts tremblants de fièvre vont saisir l'urne de la joie.

« Mes lèvres rient sous la boisson qui les effleure, les mouille, les touche avec son sillage de velours et de

parfums. Ma poitrine se gonfle, mes pieds trépigent, ma gorge dévoyée roule un chant d'ivresse.

« Je suis le maître de l'heure, j'apprivoise le néant : un oiseau éperdu, mais captif ! Je règne sur la nuit et le monde.

« Les heures coulent autour de moi, m'enlacent et me fascinent. Les lustres allumés sont moins étincelants que la félicité qui m'éclaire.

« J'ai vaincu la clameur farouche du devoir, tous les secrets de la vie m'appartiennent. J'ai dépassé la région troublante du désir et, libre de scrupules, j'ai brisé les cercles de l'impuissance.

« Ô morts, je bois à vous sur cette terre où vous n'avez fait que paraître ; je bois à la beauté flétrie de vos espoirs, à la tristesse du séjour où vous maudissez les ténèbres. Entendez-vous tressaillir, sur la terre qui vous tient prisonniers, des pieds chancelants de plaisir ?

« Ô morts, je bois à vous comme si vous reveniez mêler, vivants, votre ronde à la bacchanale qui m'emporte, dans ses tourbillons de ravissements. »

Au poète

Repose. Que le rêve divin hante ton cerveau sous la nuit de l'éternité. Pourquoi, d'ailleurs, fatiguerais-tu à nouveau l'espace de ta plainte, de ce murmure qui souleva ta poitrine où mourait, en se tordant, ton inexprimable douleur ?

Audacieux chercheur d'infini, penché sur des soirs inspirateurs et que l'indicible nuance torturait, tu as parlé, tu as tout dit.

Repose : tes mains mortes ne connaissent plus le frémissement de la prière ou du désir ; ton cœur ardent s'est envolé, « parmi l'étreinte des brises ».

Tu gis dans l'immobilité des espaces, ayant épuisé le soupir de ta peine.

Des fantômes, multiples et subtils, te composent un lit de mystères sur lequel, allongé pour des siècles dans le silence, tu endors ton âme saoule des tendresses de la terre.

Repose.

La poésie avait élu en toi ses retraites d'élection ; le

cri n'eut jamais une bouche plus apte à le moduler, et la mélancolie, mère prodigue des poètes, fit don à ton génie d'un cantique où vivent les échos des lointains et de l'infini.

Nul, dans le monde où s'ébattaient les vaniteux poètes ivres de mots et de phrases, n'a su leur conférer un esprit plus vrai et plus souple.

Les finesses y côtoient les parfums, et les roses s'effeuillèrent sous tes doigts avec des flétrissures infiniment douces.

« Endormeur de râles » si bien nommé par toi-même ! jardinier qui erre en des jardins idéaux où succombent de langueur la jeune fille et le damoisel.

Que tes marquises en robes à paniers froissent délicieusement leur tissu ! Et ton Scaramouche et ton Pierrot, quels amours !

Mais ce n'est là que le décor de ta fantaisie, jamais pauvre en surprises ; c'est là le tableau où grouillent tes marionnettes auxquelles tu as insufflé une âme et de l'esprit.

Un monde minuscule est sous ta main que tu diriges selon ton caprice. Et il accomplit par des mimiques répétées l'acte vital ; un monde, à coup sûr, vivant, d'où s'élancent des exemplaires choisis, façonnés de rêve et de réalité.

Tu les endors avec des mots pareils à des musiques.

Pour eux, la vie prend un sens qu'elle n'a point dans le cours habituel des choses. Ils ne vivent pas de la vie de tous les jours et, s'ils y sont soumis, ils savent s'en échapper par les portes de l'imagination et du rêve.

Et là, au seuil du réel abandonné, sachant que les réalités offrent quelque chose de résolu, tu les arraches à eux-mêmes, aux lois, aux entraves, pour les précipiter dans le factice, l'oubli des servitudes.

Tu promènes sur eux la baguette merveilleuse qui crée l'illusion aux mille visages de joie et de tristesse.

À travers les fictions en qui s'incarnent ta pensée et tes fièvres, c'est toi-même, apparaissant, qui parles par ces bouches, et c'est ta tristesse, déployée et chantante, qui s'exhale et vibre.

C'est le rêve s'exprimant par ta poésie ; c'est l'âme humaine qui s'exaspère en plaintes et en sanglots.

Là, tu règnes avec des défis à la sagesse et à la raison ; tu ne te soucies pas d'appriivoiser ces déesses. Et tu sais qu'elles sont servies par des adorateurs ingénies à leur culte.

Pour être moins sévère et moins sûr, ton domaine est néanmoins sauvé du néant par des créations amusées d'elles-mêmes, par le cri d'un cœur traversé de la peine quotidienne.

Des photographes appliqués s'opposent à ton art en réduisant au concert l'humanité idéale et littéraire, et en fournissant une image finie, sans reflets comme sans suggestions.

Art fermé qui s'efforce d'empêcher l'idéalisation de la tristesse et qui ligote systématiquement l'être pensant dans les mailles de la réalité.

Toi, tu fleuris les choses, leur donnes une âme variée, harmonieuse.

Des poètes issus de ton génie, fécondés par lui, exploitent dans ce siècle qui ne vit pas seulement pour la matière, les filons que tu avais su découvrir.

Ils ont un autre génie, mais, sous les différences, transparaît quelque chose de ta sensibilité.

Ils existent parce que tu as chanté et que, dans l'univers de la poésie, tu apportas de nouvelles manières de sentir.

Dévoués à l'art, ils ajoutent à l'héritage des rêves accumulés le long des siècles ; ils servent l'Olympe décrié. La Muse, à leurs yeux, ne garde pas sous ses lèvres des secrets qui furent bons seulement pour des siècles jeunes et croyants. Ils tentent de lui arracher

d'autres hymnes, un cantique accordé à notre âge de tourments et de doute, où affleurent l'inquiétude et les aspirations d'un monde vieilli.

Grâce aux évolutions successives, l'âme humaine ne demeure-t-elle pas un vaste champ de trésors encore ignorés ?

Repose donc enveloppé des ombres paradisiaques, riche de tes conquêtes, derrière l'horizon qui bruit de tant de chansons inédites et de toutes celles qui s'en vont mourir au sein de l'éternité.

La vieillesse des hommes

Ils sont vieux de milliers de siècles ; ce n'est pas l'aurore d'hier qui les a vus naître. Ils portent le fardeau des siècles, les crimes, les fautes, les erreurs de tous ceux qui tracèrent sur le sol des sillons remplis de boue, de sang et de larmes.

Et ils ont la figure de ces siècles, et de cette terre qui a regardé les simulacres de leurs fantaisies et de leurs impuissances.

En eux le bien et le mal habitent ; et ils sont divisés contre eux-mêmes.

Ingénieux à se détruire, ils n'ont pas su construire la parfaite image.

Ils sont la négation d'eux-mêmes ; ils vivent sur des contradictions, et la terre et le ciel leur renvoient le reflet de leurs erreurs.

Ils ne sont pas nés d'hier, et pourtant ils ont d'hier toutes les illusions et tous les enfantillages : ils sont jeunes comme hier, tout en étant des vieillards.

Cet hier, en s'en allant, n'a pas voulu trop les

vieillir.

Et sous les espèces de l'homme, c'est toujours l'enfant qui, en eux, revit et s'essaie aux œuvres de raison.

Illusions attardées dans une ébauche d'homme qui se pense mûri, afin que la pauvreté intérieure de ces êtres n'apparaisse pas trop grande, trop irrémédiable !

C'est qu'il est difficile de changer la substance de ce rêveur qui fut si ébloui du soleil, de la parure des choses, du spectacle de la nature et des passions se disputant son cœur.

La raison en eux est défaite par la vie qui est le caprice, le changement, la multiplicité des attitudes et ce qu'apporte, dans son flot quotidien, la marée des appétits.

La vie contredit la raison ; la vie ouvre les sources de la soif et de la faim ; la vie souffle sur le château des abstractions : et c'est un effondrement de cartes, de bijoux que dilapident des tares secrètes.

L'intelligence se remet à édifier avec peine sur un sable mouvant, et, pour cette œuvre, on aperçoit des ouvriers qui s'épuisent au milieu des ténèbres, éclairées par de faibles lueurs.

La cathédrale jaillit de la brute matière ; elle s'élève, portant la marque du souci des hommes.

Ici, c'est un temple ; là, une Babel qui semble défier un ciel muet.

La terre se couvre de constructions où ceux qui les bâtirent dans l'effort quotidien tentèrent d'imprimer l'image de leurs conceptions : maisons de prières, maisons d'artifice, maisons de la foi ou du doute, maisons silencieuses où s'endort le rêve patient et créateur ; maisons du devoir où se disciplinent des hommes farouches et rebelles ; maisons de poésie où, dans un mirage, se dressent des statues frissonnantes ; maisons qui laissent filtrer les parfums de l'amour ; maisons où des verrières enchâssent les héros et les saints ; maisons hantées de soupirs, de sanglots, où se débat la tragédie des cœurs.

Toutes les maisons qui attestent que la volonté des hommes fut moins forte que le hasard ou le destin ; toutes les demeures marquées du signe de la joie ou de la démence. Voilà le grand œuvre !

Le ciel les recouvre qui, un jour, fut escaladé par les Titans, dans un effort de téméraire orgueil, repris par des élus moins favorisés qu'eux et qui devaient, selon les jours, ravir le feu ou tomber sur le sol, frappés de mort.

Le ciel répond aux hommes ou refuse d'écouter leurs supplications.

Ses nuages se résolvent en pluie de larmes qui baignent les jardins de la terre et les fructifient ; le soleil lance ses flèches d'or au cœur de la rosace ; sous un dôme d'étoiles les clochers, qui portent le symbole de l'homme des douleurs, continuent leur prière ; et la lune, avec ses traînes de satin lumineux, se promène sur les bosquets où Adam et Ève oublièrent la vie dans un baiser.

Le ciel récompense, de la sorte, l'effort humain.

Mais ce ciel, ces hommes, ces bonheurs, ces joies, cette boisson de larmes sont vieux de milliers de siècles.

Les hommes penchent, de plus en plus, vers ce sol qu'ils ont travaillé en tout sens, ensemencé de tous les blés, qui a vu grandir leurs monuments, et vers lequel, poussés par un besoin de vérité, ils reviennent sans cesse, tentant avec orgueil d'y remodeler la première création de l'homme.

Les âges se suivent avec des hommes qui refont les œuvres du début du monde.

Et ils sont lourds de sacrifices, de labeurs, d'énergies gaspillées, d'avoir osé dérober le feu des firmaments.

Ils penchent leur front vieilli vers un sol avare.

Oh ! qui rajeunira ces très vieux enfants qui poursuivent encore, après tant de siècles, la dure espérance ?

L'aurore sur le lac

C'est l'aurore. Silence ! Un grand silence à peine violé par un murmure d'herbe, de feuillages, ou l'aboïement d'un chien.

Les monts simulent des géants qui étreignent de leurs bras la surface des flots où le soleil, qui annonce le réveil de la terre, darde ses couteaux d'or.

Au fond du lac, les maisons de la rive achèvent leur sommeil de la nuit ; tout à l'heure, elles se redresseront en adoptant leur attitude quotidienne.

Mais chaque soir, quand le soleil s'éteint, elles font une descente dans le lac et s'y installent pour la durée de la nuit.

Elles se prolongent ainsi en maisons de rêves, d'illusions et de chimères : elles sont plus captivantes ainsi, par cette tromperie de l'eau et de la lumière ; elles seraient belles à prendre dans des mains qui les sentiraient fuir.

La nature se plaît à nous livrer des images qui ressemblent à nos jeux intérieurs, aux formes de clarté et de poésie que crée en nous la bienfaisance de

l'imagination ou du rêve.

La nature est la sœur sympathique et fallacieuse de nos hallucinations.

Des bouleaux encadrent, dans leur vent de soie froissée, la cabane où repose un amoureux des bois et de l'eau.

Ils sont aériens, légers, graciles, et sauvent le paysage de l'uniformité ; une inquiétude éternelle se traduit par le mouvement de leurs feuilles ; ils sont en perpétuelle errance.

Appellent-ils ? Ou sont-ce des aveux qu'ils décèlent ? des plaintes qu'ils livrent aux coins du ciel ? ou bien témoignent-ils de la fragilité des choses par une faiblesse qui s'est inscrite, visible, en leur aspect végétal ?

Ils te ressemblent, pauvre âme craintive, peureuse, pressée de frissons, et qui s'affine et se détruit.

Aime-les ; ils te renvoient ton image. Et cette image, c'est un fût vernissé qui jette dans l'air son feuillage de perpétuel émoi. Pouvais-tu revivre sous un plus élégant et léger symbole après des funérailles vaniteusement chantées ?

Tu te cherchais tout à l'heure, et ne savais te reconnaître, morte, croyais-tu, d'avoir bu le poison de l'expérience.

Ô folle, qui voulais savoir si l'émotion s'éveillait encore en toi-même, comme jadis, alors que tu croisais les mains devant ta pâleur !

Ô folle, mille fois folle de ton ivresse intérieure !

Ô folle dont les carrefours envahis de pensées faisaient de toi une ville prise et livrée au pillage !

Le soir sur le lac

Voici le soir, chère âme, qui demande pâture à tout ce qui peut créer en toi le frisson ou l'extase.

Voici le soir.

Le lac presque immobile, avec sa ceinture de maisons silencieuses, absorbe les nuances de l'heure.

Tous les nuages maintenant se sont plongés et évanouis dans son sein : précaires et somptueux, ils s'y sont abîmés sans plaintes, satisfaits, semble-t-il, de connaître un destin rapide, royal, fait de poésie dans son recommencement vespéral.

Ils dorment là, de cette mort où se résout toute chose créée, attendant, dans leur tombe liquide, à peine frissonnante, que d'autres nuages refassent cette dissolution.

Un homme, assis dans un bac, pareil à une statue mariée à ce décor, décèle la force jeune de ses bras nus.

Tout à l'heure, en s'enfuyant, une nymphe, sur la rive, a laissé tomber son écharpe. Le vent, qui la gonfle maintenant, donne à ce vêtement les formes de la

naïade.

Et des regards se fixent, rêvent de cette étoffe où reparaît dans l'espace, par la vertu du désir, une poitrine offerte au baiser et au rire.

Grâce à l'ombre, créatrice de mirages, la nymphe s'est glissée sous ce voile et ce voile s'anime, semble s'adapter à un corps.

Et des regards s'attachent, enveloppent cette belle illusion.

Endormie, lascive, ramassant tous ses cris et ses chants, la ville se prépare au sommeil.

En déesse que divinisent les lueurs et les murmures, elle semble s'endormir sur un tombeau criblé d'étoiles.

Dans le lac, des astres conjugués se joignent, cependant que, là-haut dans leur demeure d'éternité, la promenade des étoiles se continue sur la mort des êtres et des choses.

La douleur de la ville qui monte au firmament

Cinéma

Le jour, selon son habitude séculaire, ramène ses tuniques éclatantes qu'il a laissé flotter sur la ville et se retire pour les offices de la nuit.

Le jour se dépouille de ses couleurs, du cri trop vif de ses oiseaux, de la pompe qui dérobe les aspects de sa misère. Avant de s'en aller, il obéit aux lois de la dégradation ; avec des plaintes, il choit sur les ailes molles de l'espérance qui fléchit.

Tout se replie de la mascarade journalière : choses, bêtes et gens. Pierrot, exténué, rentre sous sa tente, avec son fard, ses chevaux de bois, ses jeux de cartes et ses filles. À peine quelques haillons qui traînent avec les jouets coutumiers de la peine des hommes. Le cirque va dormir, dort.

C'est le moment de la grâce sanctifiante, et, sous le glissement des dernières minutes d'or, la face du regret montre les arêtes aiguës d'un front qu'éclairent des yeux morts d'adieux.

La grâce du soir, de son vêtement frêle et doux, enveloppe l'âme des hommes, la grâce qui fait lever les têtes vers des lumières moins humaines.

Mais voilà bien une autre tragédie qui s'annonce. La souffrance de la terre se déplace ; elle change de théâtre.

Regardez-la monter lentement sur les colonnes de l'éther qui supportent le dais royal où s'éternise, souriant, le destin des planètes. Elle s'agrippe aux fûts soyeux, aux fûts de ouate dont elle pénètre, peu à peu, l'architecture fragile. Ainsi qu'une essence débordée, sournoise et rapide, elle envahit la voûte. Sa marche est irrésistible ; elle ne connaît ni rives, ni obstacles. Les obstacles, elle les charrie dans son flot, les noie, les subjugué. Sa victoire est complète : les chemins sont remplis de vaincus qui s'étreignent et s'exaspèrent à s'arracher des ténèbres.

Elle s'attaque aux comètes, à cette vie inconnue fourmillant dans ces mondes mystérieux que, seul, le soupir de l'astrologue a visités. Elle va, jusque dans cette demeure d'éternité où les dieux respirent, fleurir d'une blessure le col d'Apollon ou écraser le sein de Vénus. L'Olympe est secoué sur ses bases ; les dieux trébuchent, tombent et mêlent dans une clameur leur cri unanime. Et dans ses miroirs, la douleur renvoie les figures fiancées des olympiens, tordues d'une grimace

pareille.

La souffrance vient de tuer les dieux.

Cette Penthésilée bataille avec les éléments. Elle brandit son épée dont elle crève les poitrines, abat les troncs, perce les yeux.

La souffrance vient de tuer les dieux. Derrière le mont immobile, on perçoit la chute de corps magnanimes qui sombrent, touchés à jamais du baiser de la mort.

L'espace est outragé de balafres qui ondoient, pleurent du sang et des larmes. Il se meut ainsi qu'un soldat sublime identifié à l'horizon et qui, remuant, sursautant de douleur, secoue tout le firmament dans un tressaillement de tortures.

Car la torture est là, qui le poursuit, le talonne, crispe sa chair et fait grimacer la balafre multiple de la nuit. Le vent balance avec plus d'âpreté ces balafres qui se promènent de-ci de-là, se serrent les unes près des autres, échappent quelques gouttes de sang, puis se disjoignent sur l'horizon.

Ainsi, chaque fois que le soleil s'abîme, la ville est fécondée par ce sang et ces larmes. La douleur lui refait une autre jeunesse. Son cœur bat plus fort d'avoir bu la pluie d'amour, la pluie d'étoiles ruisselant des balafres qui semblent monter la garde autour d'un destin qui

s'ignore.

Et la ville endormie, avec ses fenêtres de silence, ses habitants qui dorment les poings clos, en rond de chiens fatigués, se hisse sur l'écran céleste qui grouille, murmure, clame et plonge dans le matin ressuscité.

La nuit me regarde

La nuit me regarde. Elle sait que je suis attentif à cette douleur qui est aussi celle qui a traversé, à certaines heures, les hommes grouillant dans la fourmilière terrestre.

La nuit me comble d'un silence qui, m'enveloppant de ses voiles, semble de la piété répandue autour de moi. Elle connaît mes désirs et les accueille avec des fraternités muettes.

Elle n'ose déranger les rêves qui se pressent les uns sur les autres, tourbillonnent autour de mon front dans un vol désordonné d'abeilles. Leur dard entre dans la chair, à la façon d'un supplice raffiné, inlassable.

Je sens que, sous cette oppression, mon cerveau souffre et crie. Il a peine à arrêter le balancement des mots et leur murmure, la galopade effrénée d'images qui se poursuit.

Mon esprit, lancé à toute bride, paraît une machine éclatée. Il se distend, se gonfle et, las de tant de tortures, se replie sur lui-même.

Mais, pris à ce jeu cruel, il retourne aux mêmes

sillons que creusent le doute et l'angoisse. Affolé, il se frappe aux parois, se relève, repart, chante et expire.

Il s'exténue de recherches et d'hypothèses ; il se blesse sur des lames de couteau. Cherche-t-il la précision, le mot qui créerait la lumière, il sent que ces biens-là lui sont refusés. Il soupire après eux en un bâillement d'extrême fatigue.

Il voudrait saisir des vérités qui fuient, les fondements solides d'une croyance, l'appel ferme d'une voix qui, par des inflexions vigoureuses, ferait descendre la paix souhaitée.

Vaine poursuite qui, dans une sorte de cercle dantesque, garrotte davantage ce prisonnier !

Je m'efforce de ne plus penser, d'ignorer que j'existe, de ne plus savoir qu'aujourd'hui et demain sont des réalités qui me guettent et demanderont un tribut d'efforts, de luttés et de sacrifices.

Je veux vivre dans le présent et, par une tension désespérée, je tâche de m'agripper à quelque espoir, de sourire à des contingences autour desquelles je voudrais revoir un rayon qui, lui aussi, est aboli.

Le passé, s'il revenait avec ses pas tremblants et ses modulations fallacieuses, je lui dirais de s'en aller, craignant qu'il ne recèle en lui d'autres puissances de

détresse.

Qu'une triple agonie s'éloigne de moi, car je ne veux point d'un calice où mes lèvres s'abreuveraient de toute l'amertume de la terre !

Rubans fanés, roses qui sèchent dans un herbier pourrissant, gants que la Chimère, avec ses pas feutrés, a laissés tomber sur ma table, tous ces riens qui étoient une vie d'homme, je ne vous permets pas de franchir le seuil de ma mémoire. Je ne vous connais pas. Vivez ailleurs que dans mon souvenir ; étouffez, loin de mon cœur, votre chanson ultime.

Où vais-je me tourner pour découvrir, dans une planète, à mes yeux perturbée, un point sûr ?

Des routes s'étendent à l'infini où sommeille cet avenir qui va me prendre dans un instant. Mais l'avenir, de ses lourdes portes d'airain, barre l'horizon. Et je vais, désarmé de ma jeunesse, et si désireux que je sois de refaire mes statues, m'avancer avec des mains de vertige où tremblent mes ciseaux.

Le cœur de la nuit répond aux plaintes que j'exhale. Je suis silencieux comme elle, assistant à ce drame du cerveau. Et comme elle, cependant, travaillé par de sourds murmures, des vellétés de délivrance, je ne sais quelle aurore, avec ses fraîcheurs de lys remués.

Elle porte aussi son drame immémorial où

s'affrontent et se détruisent d'obscurs ou de célèbres lutteurs. L'unanimité parfaite d'attitudes s'établit entre elle et moi. Muet, terrifié, je suis attaché à son char où s'exaltent les dieux du désir et du regret. Elle me roule dans ses parfums, me jette à tous ses horizons d'étoiles.

L'hallucination agrandit son mystère, et l'effroi pascalien traverse mes fibres. Je suis ce pressuré qui goûte, dans une âme en détresse, le souffle de l'infini.

Paillasse sur l'horizon

La nature, fatiguée du froid, cède à la moiteur du dégel ; du sein de la terre en rumeur bruit l'espoir des enfantements prochains. Un rideau de fils pluvieux oscille, imperceptiblement, sur le fronton des églises et des maisons et laisse, par intervalles irréguliers, tomber une larme qui se perd dans les gouffres.

La nature est toute drapée de rose. C'est une nuit élyséenne, humide sous les couleurs, la majesté souffrante de ces bras nus des arbres qui semblent prier pour la douleur terrestre, les tragédies solaires de l'homme en marche vers les résurrections.

Des bouillonnements confus ; une purification des débris de l'univers glacé ; quelques vols infléchis d'oiseaux, gagnés par leur course aventureuse et qui se jouent dans la fausse douceur d'un printemps revenu ; des rires ; une figure tourmentée ; des hommes affairés d'argent ou de plaisir ; la cohue s'élançant aux fêtes de la nuit et qui disparaît, refaite sans cesse par un autre flot qui s'en vient, pareil à l'autre, emportant dans ses replis marionnettes et dieux.

Il y a dans l'air une indécision, de l'angoisse, un parfum de germination printanière, l'élan encore ébauché des vies pleines. L'espace a l'air de souffrir comme s'il allait présider, impuissant, à des trépas fameux, à la chute dans le néant d'une jeunesse, d'une génération, d'un sol, d'une race. Les ailes du Désir battent sur cette angoisse multipliée et vaine, et le Désespoir garde les portes de la ville.

Le firmament, éternel avec tous ses dieux, ses mirages et ses souveraines clartés, élargit ses coupoles d'infini où erre, insaisi, le visage du Mystère.

Du bord de l'horizon tout à coup surgit la tête de Paillasse. Les ondes stellaires promènent en tout sens cette figure dont la pâleur s'avive de deux yeux écarlates, ruisselants de pleurs. Paillasse vibre, s'élance, étreint la terre, les astres. Il commande aux heures de la nuit ; il s'identifie aux choses et aux êtres. Il n'a pas laissé le moindre coin du ciel à la sérénité nocturne, à la beauté des éléments qui se refont, dans l'espace, une constante jeunesse.

La nuit est opprimée de sa tyrannie douloureuse et larmoyante. Il la soumet à son empire ; il lui impose une manière d'être ; et elle souffre, la nuit, car elle a épousé son âme. Elle se plaint dans le murmure du vent, par le cri de l'oiseau, les mille petites voix assourdies, balbutiantes d'aveux.

Ici, une moiteur s'élève et s'affaisse, si semblable à un évanouissement d'âmes ; là, aussi loin qu'on peut l'imaginer, un concert de clameurs mourantes qui blasphemement le bonheur rêvé.

Paillasse emplît l'horizon ; sa figure gagne, déborde, s'immensifie, occupe l'espace total. Son front est un océan de rides ; une blessure pourpre, qui semble illimitée, lui sert de bouche ardente, amère. Ses cheveux, qui croissent, encadrent ce visage d'humanité réduite, révulsée, et secouent l'odeur des pâmoisons exaucées.

Au bas, dans la plaine, sous le sarcasme de cette nuit d'opéra rose, la tragédie des gens et des choses se mêle et va se confondre. Des hommes s'agitent et s'énervent. Ils sont inattentifs au miracle des images et à cette apparition douloureuse qui magnifie l'atmosphère.

Le paysage varie et se précise ; il s'anime sourdement et il apparaît opprimé sous la chape de mystères habillant l'horizon de formes capricieuses, précaires, qui, néanmoins, l'oppressent. Un arc de pétales rosés ogive le fluide éther, et la terre, gisante, à moitié endormie, à peine gelée, se laisse travailler par le silence et le manège subtil des fécondations.

On pourrait ordonner ce paysage, le façonner pour

quelque fête terminée par la mort des éléments et des êtres. Soudain la féerie éclate : c'est un enchantement !

Ô nuit rose épandue sur la ville !

Si tu les connaissais, Paillasse, ces nuits sans pareille du printemps, des nuits d'opéra, des nuits où toutes les choses se masquent, ont l'air de s'en aller, souriantes, enivrées, vers je ne sais quelle fête éternelle.

Mais, je me trompe.

Tu es présent à ce mirage d'une nature enorgueillie de sa beauté, et qui, spasmodique, se dresse dans un fourmillement musical : roi taciturne qui, dans ses mains, porte un roseau d'épines ! Ta robe, ce sont les soupirs assemblés qui drapent ton corps exsangue d'un tissu dérisoire.

Tu es là !

J'aperçois ton image suspendue entre les branches dépouillées qui dessinent leur appel dans le rose de la nuit, dans l'artifice de la nuit printanière. J'aperçois ta figure aux lèvres sanglantes qui, encore, s'inquiète du destin des hommes et de sa propre souffrance. Et dans cette nuit sans pareille, je sens que ta bouche se détend, se desserre et pousse un cri de détresse dans cette nuit rose, trompeuse comme les autres.

Phœbé te regarde en souriant ; elle a l'air d'une sœur qui s'apitoie et si tu voulais te reconnaître en montant jusqu'à elle, vos deux pâleurs sororales se pourraient consoler de leur parenté fraternelle.

Mais non ! Tu dédaignes la pitié, tu te concentres dans une amertume qui est toute la douleur, et dans cette nuit rose d'opéra, si trompeuse, j'entends ton rire qui descend sur ces branches dénudées, mais toujours avides, mais toujours tendues.

Paillasse ! Paillasse ! Paillasse ! l'illusion est la reine du monde et des ténèbres ; qu'est-ce que ton rire, fût-il plus vrai que tout, auprès de cette royauté qui rend la nuit propice à la joie, à la tendresse, à l'amour ?

Mais je te révère, ô Paillasse, image excessive et torturée, suspendue au zénith, confondue avec ce temps qui, certains jours, semble s'éteindre ; je te salue, ô Paillasse, qui ris à cause des passés morts, de ce qui ne sera que la tromperie des sens et les symboles d'un bonheur qui se dérobe. Je célèbre ton ironie qui a élu, pour ta vengeance, cette arme si pauvre, la grimace !

Ris donc toujours, Paillasse, dans la nuit d'opéra rose où les êtres se masquent, ont l'air de s'en aller, enivrés et souriants, vers je ne sais quelle fête périssable.

Tentation

Je vais partir d'un pas libre et rapide ; rien ne me lie à aucune rive, à aucun bonheur, à aucune joie ; je suis libre dans le dépouillement complet de moi-même.

Mes pieds nus cherchent un sable doux pour s'y enfoncer ; ils ne veulent y laisser de traces que celles qui se perdront dans le vent. Après s'être déchirés sur la route aux cailloux et aux ronces, ils mendient la fugace chaleur du sable avant de s'engloutir dans l'intégral oublié.

Mes pieds nus cherchent un sable doux pour s'y enfoncer.

Mes mains inhabiles au bonheur se refusent, désormais, à la tendresse éblouie et savante. Elles ne construiront pas des cathédrales, des architectures précieuses, des monuments de la croyance, et des temples aux saints. Non, mais je les forcerai à pétrir dans la glaise des dieux tristes et mutilés, des femmes souffrantes, des avortons et des nains. Et parmi toutes ces formes éphémères, nées de ma fièvre et de mes doigts las, je construirai une déesse harmonieuse que je

laisserai sur le rivage, après avoir imprimé mes lèvres sur son argile.

Mes mains inhabiles au bonheur se refusent désormais à la tendresse éblouie et savante.

Mon visage tourmenté n'est à personne : j'espère en refléter l'image dans la mer pour qu'elle s'y perde avec les aspects de la nature nombreuse, et qu'elle s'y abîme avec son ciel, sa ceinture d'arbres frissonnants, ses algues et ses roseaux condamnés.

Mon visage tourmenté n'est à personne.

Mon imagination – cette adorable maîtresse ! – qui me créa un isolement farouche parmi les formes qui emplissaient ses rêves, je la bénirai de m'avoir détruit et sauvé. Écolier, elle posait sur mes tempes des diadèmes de fièvre. Plus tard, à Paris, à Naples, à Florence, à Venise, elle savait diviniser les marbres, les déesses et les dieux. Sous sa flamme, ils revêtaient des apparences humaines qui me prodiguaient le délire. Et sur les rives vantées de l'Adriatique, dans une femme en haillons, elle me fit saluer la statue vivante de la misère. Maîtresse profonde d'erreurs qui, pour mon festin, couronnait de beautés la matière la plus sourde, et dans la source ressuscitait la mort émerveillée de Narcisse, et, sous les ramures, des théories de bacchantes captives.

« Ô Reine, puisque je pars vers des rives léthéennes, puisque je m'en vais sans retour, je te bénis de m'avoir sauvé et détruit. Tes bras, écartés sur l'horizon, paraissaient des appels de blancheur heureuse, exaucée. Déesse infatuée, déployée aux confins de la mort, tu dispensais l'extase ou l'agonie. Quand ta plainte joyeuse, ou sombre, fatiguait l'espace, je croyais entendre le gémissement de la terre vers l'inconnu. Et j'étais l'enfant envolé, tendu vers tes apparitions, ta robe écarlate, tes genoux de nuit et de songe. »

Mon imagination – cette adorable maîtresse ! – je la bénirai de m'avoir détruit et sauvé.

Mon cœur – ce vieil agonisant ! – je le prierai de s'éteindre dans le vent sans une plainte.

Avec l'encens et la myrrhe, j'embaumerai ses plaies, et m'approchant, à pas religieux, de certaines douleurs, je les embrasserai comme si elles étaient des femmes divines et sacrées. Puis je rirai de ses sensations, de ses désirs et de ses larmes. Mon cœur – ce vieil agonisant ! – je le prierai de s'éteindre dans le vent sans une plainte.

À la mémoire d'Adolphe Olivier

L'homme dans le champ de carnage

Ce champ, c'est nous-mêmes !

Théâtre en chair et en os ; réalité soumise à la joie, à l'enthousiasme et à la dépression ; substance qu'habitent à la fois le plaisir, la douleur, la vérité et le mensonge ; œuvre vivante qui n'est jamais terminée et se poursuit sous l'inspiration de génies contraires. Tout cela, véracités de l'esprit, possibilités du cœur, et ce que peuvent engendrer – au sens de l'éternel – des vitalités méconnues ou méprisées ; tout cela se lève, produit un reflux d'émois et de concepts qui s'affaissent, aussitôt dressés dans la lumière.

De ce moi troublé, contradictoire, dominé par de saines, hautes et mauvaises raisons, comme la puissance du mal s'en échappe, faisant pâlir celle du bien !

Cruels, ennemis du vrai, spectateurs déçus de réalités qui s'entrechoquent, nous sommes un champ de carnage, de luttes et de défaites. Et cependant, malgré

les forces obscures, secrètes qui multiplient catastrophes et ruines, l'illusion demeure chère aux hommes puisqu'ils s'acharnent, depuis des siècles, à la création idéale d'eux-mêmes. Hélas ! l'humanité vit de mensonges ; ils semblent nécessaires à son existence qui ne recueille cependant que les ombres des ombres. Et le poème de vivre s'ébauche douloureusement.

...La mort plane, se repaît des heures qui s'écoulent.

Tous, nous mourons des vérités de notre être, de les avoir agitées, en vain, au-dessus de nos têtes avant de les ramener ensuite dans le cachot de l'âme, moribondes.

Quelle promenade que celle des âmes, cependant, et quel délire ! Attitudes, provocations, révoltes, discours dans la nuit, supplications qui tombent dans le vide.

Et puis le silence qui est, à lui seul, un drame où elles s'écoutent penser sans se livrer par des mots, des confessions, des adieux.

Au sein de leurs mystères, elles se devinent pourtant, penchées sur la mer de ténèbres qui bat la terre de ses houles. Elles se cherchent, s'appellent, se croisent, se respirent.

Glace rompue, elles chuchotent des confidences, embusquées derrière des phrases ; elles se livrent même

quand elles se mentent.

La minute enivrante est déjà passée lorsqu'elles la désirent.

À force de se joindre, de se parler, elles s'épandent en distractions, en prose balbutiée et le moment, souhaité entre tous, qui les verrait se donner la communion choisie, vole, monte, nargue, s'éteint.

Les âmes ont leur destin, des abris temporaires, fictifs, où elles vont se réfugier, là, un instant, avant de remonter dans l'azur, portées sur des ailes de chimères ou demeurées pantelantes sur l'écueil de l'illusion.

Avant d'accepter l'inévitable, et ramenées souvent à la raison, les âmes s'exaltent, puis se reposent de leur course, s'interrogent, se sentent gémir et pleurer : tout revient sur le fil électrique que sont les nerfs : mots, pensées, désirs, sensations, vérités évidentes, et au bout, l'acceptation, le penchement de la tête sur une volonté résignée.

Le sang ruisselle ; et autour du cœur et de la tête, se produit une musique inexprimable, faite du soupir des nuits où l'on veut mourir, de gémissements qui, au milieu de l'ivresse des sens, s'exhalent, perdus, – beau chant fragmenté et que n'achèvent pas les paroles, l'espérance ou le désir.

L'effroyable, c'est l'impression que les mêmes

heures ne reviennent jamais, que certaine pâleur du front ne s'est pas mirée dans un regard douloureux ; que demain va paraître sans qu'hier lui lègue sa fièvre et que nous aurons passé cherchant en vain la vie.

Le champ de carnage, c'est nous-mêmes.

J'entends des voix...

L'une dit :

« Ne regrette pas d'avoir parlé, à l'heure de minuit, sur la route, et sans que personne entendît tes plaintes ; elles jaillissaient si intenses que leur vérité t'agrandissait en t'accablant.

« Ne cherche même pas à les retrouver ; laisse-les à l'espace, à la nuit étoilée ; le destin est immuable ; tout un cœur déchiré avec sa plainte ne saurait le fléchir. »

L'autre :

« Un univers de musiques habite en moi ; des harmonies qui semblaient de la matière unie à de l'esprit, ou le gémissement de l'homme en proie à la fièvre de créer.

« Chercheur ébahi de ses verbes, de ses sanglots et de ses visions, j'ai aperçu se hausser des dieux dans la nuit des mondes, et, dans un embrasement, s'éprendre des volontés armées de délire : toute une moisson d'épis balancés sous la brise crier vers le soleil, la

lumière, l'amour.

« Parmi la caresse des vents, j'ai senti la terre, ronde en sa plénitude, rouler son tourment vers l'incorrutable beauté des astres.

« Je vous ai accueillies, dans mes bras, Nuits divines, offrant, en prodiges ferventes parmi les parfums, le blasphème et la douleur, la pulpe ardente de vos lèvres.

« J'ai annoncé aux autres mon festin en leur prédisant que les roses qui orneraient leurs tempes cacheraient les plus meurtrières des épines, et que le vin, débordant des calices, ne serait qu'un poison.

« J'ai dit la flamme, le rêve, la souffrance, la volupté, la mort.

« Et ils ont ri de ce banquet.

« Ils sont allés à d'autres fêtes, mais je sais que leurs festins, à eux, avaient aussi des poisons qui donnent de la mort.

« Courbé sur un chevet d'insomnies, le regard las de fausses lumières, j'ai salué le spadassin du jour dirigeant ses flèches de pourpre vers la nudité de l'aurore. »

Cette autre :

« Mon âme, vous me l'avez à peine révélée, vous vers qui je m'étais avancé les mains ouvertes, le cœur prêt à recevoir en se donnant.

« L'intelligence paraissait à ma studieuse jeunesse un royaume digne d'être conquis.

« Je cherchais les raisons et les nombres, et la beauté avait fait de moi un de ses craintifs et fiévreux esclaves.

« Je m'étonnais de la folie des hommes et de leurs cruautés.

« J'ai interrogé le sphinx ; j'ai crié vers lui, tâché de déchiffrer les secrets enfouis dans son front, receleur de mystères.

« De colère, un jour, je l'ai frappé pour qu'il me livre des fables que j'eusse apportées aux autres hommes, mes frères, avec ma science, mes sanglots et mes larmes.

« Il fut sourd à mes cris, aux supplications que, la poitrine gonflée de douleur et de désir, je poussais vers son immensité et son silence mortuaire.

« La vie, ce ne serait alors que des mirages qui se lèvent et créent, pour nos regards intérieurs, l'illusion divine.

« Tout n'était donc que rythmes barbares dans une nature ivre de meurtres et de carnages ?

« La roue du destin broyait les êtres sans pitié ; elle les choisissait à l'heure où l'aube de la jeunesse organise dans l'âme, ouverte à la connaissance, un orchestre savant d'harmonies.

« Oui, la mort, voleuse impitoyable, est venue m'arracher ma jeunesse pour en faire un paquet de boue et de poussière.

« J'eus, sur la nécessité, cette illusoire revanche de partir, pour les ombres inflexibles, escorté de la clameur divine des poètes.

« Mon agonie s'est confondue avec les sanglots des maîtres de la pensée et du verbe. Et je suis entré dans la nuit avec des paroles de lumière et d'amour. »

Celle-ci :

« Est-ce que les figures s'éteignent peu à peu ?

« Est-ce que les images deviennent indécises jusqu'à se dissoudre dans le vent ?

« Est-ce que le désir, à force de n'être pas assouvi, ne meurt pas lentement dans le cœur humain ?

« Est-ce que les yeux qui ne se voient pas s'habituerait à ne plus se désirer ?

« Est-ce que l'amour se changerait en chose usuelle, nécessaire comme de manger, de boire ou de dormir ?

« Est-ce que ce pourrait ne plus être l'émerveillement sans fin ? »

Celle-là :

« Je souffre : toutes mes dents souffrent, toute ma tête souffre, mes mains souffrent, et mes pieds, et mes bras, et mon corps entier ; et mon désir jamais fini et mon âme dont le rêve ne s'éteindra pas.

« Je suis conscient de souffrir, de me regarder pantelant, déchiré, parce que je m'assure cruellement de l'amour, de sa persistance, du tintement de son grelot dans ma tête et mon âme.

« Je pleure dans le vent, le matin, le soir, la nuit.

« Je pleure ; j'espère ; je doute et je souris parce que j'ai douté. Et je goûte la tristesse de ce sourire ; c'est une boisson amère. »

Celle-là encore :

« Je m'en suis allé avec des aveugles et ce départ me faisait mal comme s'il eût enfermé quelque symbole effrayant.

« Je suis parti dans la nuit avec des aveugles et des sourds et j'ai cru que je deviendrais aveugle et sourd ; et il me semblait que, sur cette barque fouettée par les

vents d'orage, je n'aurais pas souffert d'être aveugle ou sourd ou que, plutôt, ne sachant rien, j'eusse été, probablement, infiniment malheureux de ne plus voir ni entendre, de ne plus connaître la réalité, même douloureuse, de ne plus écouter des mots qui disent la vérité, même indicible. Abîmes et contradictions !

« J'ai rompu du pain avec des aveugles et des sourds ; j'ai bu de leur vin.

« Et puis, je m'en suis allé dans la nuit, le vent, tout seul, si seul ! et j'ai bu mon âme, mes pensées devenues salées comme la mer.

« Le matin me surprit rompu d'angoisse. J'ai regardé en moi-même, en mes sensations ; j'ai touché mes yeux, mon être. Et il m'a semblé que j'étais devenu, pour jamais, un sourd et un aveugle. »

Et cette voix désespérée :

« J'ai eu, à nouveau, la tentation de l'abîme. Jamais je n'aperçois un lac, un fleuve ou une rivière sans frissonner et me sentir pousser à y élire un repos immuable. Jadis, la mer avec sa vastitude et son infini me constituait son prisonnier lyrique et passionné sur des navires qui m'ont vu attaché, durant des heures, à leur proue. Nulle harmonie ne m'a semblé comparable à la plainte de l'océan. Je me suis saoulé des gémissements qu'il jetait à l'espace, et, si la lune

laissait parfois sa traîne de diamants fulgurer sur les vagues, c'est dans ses plis que mon imagination trouvait une mort idéale. Ô mer inoubliable !

« J'ai eu, à nouveau, la tentation de l'abîme. C'était aux bords d'un lac où éclatait une végétation folle et sauvage. Le mépris des hommes et de leurs impostures, le goût du silence et de la solitude m'y avaient conduit.

« Mon imagination peuplait l'horizon de souvenirs qui me composaient une société choisie. Ces êtres idéaux dansaient dans un souple et capricieux éther. Et ce n'était que vibrations d'ailes, caresses des choses.

« Penché sur des lys d'eau, je respirais ces fleurs qui, dans leur tentative désespérée de jouir de la lumière, avaient vaincu les puissances de l'abîme ; je saluais leur pacifique victoire ; je goûtais leur faiblesse redoutable, la vie qui, en elles, s'était réalisée en un poème de liliale beauté et, sur un domaine plein de mystères, érigée, glorieuse !

« Je savais que des morts gisaient là, pacifiés de tout leur tragique destin et qu'ils ne connaissaient plus l'iniquité de la lumière. Je désirerais les y rejoindre, leur demander de partager avec moi les secrets de leur agonie et leur désormais intangible repos.

« Je me préparais à descendre dans la mort ; déjà, au bord des lèvres, l'eau me présentait ses breuvages

d'oubli quand, soudain, un chant de la rive me fit sentir la beauté de la terre : c'était une voix pure qui s'élevait dans un frémissement de cristal.

« Je m'arrachai à l'étreinte de la froide déesse. Mes mains étaient couvertes de glaise, et dans ma bouche demeurait la saveur âcre des algues, de la mort, du néant.

« Sur le miroir du lac, les lis d'eau, qui avaient assisté au drame de la tentation, continuaient de boire les rayons, et de frémir.

« Après d'eux, j'étais un vainqueur sombre, devant les flots, le mystère, les jeux du destin et de l'avenir. »

Le champ de carnage, c'est nous-mêmes.

C'était un petit garçon...

Je blâme également et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant.

PASCAL

Il s'appelait Mathurin et, tout jeune, il s'était « engagé » dans les épluchettes de blé d'Inde comme violoneux. Il jouait, jouait, jouait. Et derrière lui, traîné par une corde, son petit cochon le suivait. Il ne pouvait guère s'en passer : c'était son *alter ego*, son indispensable condition d'existence. Et avec ça, il était triste. En lui se débattaient tous les petits diables souffreteux qui avaient passé sur terre, toutes les petites filles qui n'avaient fait que pleurer et qui, devenues grandes, continuaient à être des petites filles à pleurer, pleurantes. – Et puis, un bon petit cœur, le cœur un peu bête des cœurs bons, celui dont on dit en riant : « Vous savez, c'est un enfant, nous le briserons à l'heure venue, et après qu'il se sera vidé de toutes ses colères et

de toutes ses larmes, on le roulera vers la mort, dans les langes d'enfant semés de petites croix, ce qui est une façon définitive de rouler les enfants, quand ils sont redevenus, parfois, des enfants enfants. »

Il avait une âme de Petit Chose, de Jack et de Poil de Carotte, et toutes ces âmes mises à l'épreuve en même temps, différentes quoique sœurs, quand elles se mettaient à battre, chacune de leur côté, il lui paraissait que sa poitrine allait s'ouvrir et tomber, là, dans la rue, et qu'on lui volerait même ça, sa poitrine malade. Pauvre petit jeune homme !

Le jour, vêtu d'inconscience et de désirs morbides, à la saison d'été, il se mariait à la nature et lui faisait place en son âme. Il s'amusait à suivre le vol des papillons qui le grisaient de couleurs et, volontiers, il s'imaginait un pareil destin : mourir d'une mort vaine, étouffé dans un calice de roses, ou à la première heure automnale, lorsque le froid transperce d'agonie les choses d'azur, les insectes trompés par les fausses promesses d'un été sans limites !

Et l'hiver, si son chagrin s'ingéniait en tortures, il se couchait au fond du jardin glacé et, laissant pleuvoir les étoiles liliales, se sentait mort, statue de neige. Pauvre petit jeune homme !

Il dormait mal, la nuit, toujours réveillé par des cauchemars et le battement de ses artères. Il rêvait à des

choses indicibles et la volupté le conduisait jusque sur les tours de Notre-Dame. Là, il rayonnait, taquinait la lune et les astres, parlait à ses anges gardiens, à des compagnons morts et à une petite fille qui s'était éteinte, un jour, d'avoir pleuré sur son gilet. Pauvre petit jeune homme !

Longtemps, il erra sur les routes ; il connut des joies traversées d'orages et ce que l'on est convenu d'appeler l'humaine misère. Ayant appris à lire, il passait ses jours dans Rabier, Forain, Caran d'Ache, et les autres. C'est vers eux qu'il allait instinctivement les caricaturistes et les dessinateurs gais. Et son tempérament fantasque s'y alimentait d'une tristesse immense. C'est pourquoi, de préférence à tout, il les lisait. Son visage s'éclairait à la lecture d'*Achille fourre son nez partout*. Un moment, il exultait – la durée d'un éclair – et la nuit se remettait à descendre.

Un jour, il s'assit au bord des chemins qui étaient croches, il s'assit et demeura longtemps à regarder le ciel, la verdure, les arbres et, là-bas, la mer roulant en bruit profond et sourd. Il leva ses mains dans la lumière, les fit danser et rit à gorge déployée de voir que les rayons les perçaient ainsi que de menues flèches. Il respira à longs traits et, portant une main à son cœur, il sentit qu'il s'en était allé, qu'il était partout et nulle part, dans le passé ou l'avenir.

Alors, il éclata de rire, et si fort, si fort qu'il mourut dans son rire, avec le murmure des feuilles, agitées par le vent qui pleurait sur la terre.

C'était un p'tit garçon

Qui p... du vinaigre,

Qui jouait du violon

Sur la queue d'un cochon.

Phèdre

Mes yeux sont éblouis du jour que je revois.
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.

RACINE

Ainsi chaque jour, elle se fait conduire par ses esclaves sur la terrasse et là, devant le matin de pourpre, elle offre à la nature l'hommage de son désir. Magnifique proie ! Divinité de nos ardeurs jamais éteintes ! Symbole de la passion qui est la jeunesse sacrée des choses et des êtres ou bien renaissance des cœurs qui se reprennent à la chimère d'aimer ! Jamais le destin ne s'était préparé une victime plus parfaite, plus expiatrice des péchés terrestres. Jamais pâte humaine n'allait devenir, par la douleur, un joyau plus finement ciselé.

C'est en esprit et en âme qu'il la faut vénérer. Il ne suffirait pas qu'un Racine l'ait chantée, nous en ait, dans un drame immortel, raconté l'histoire. Cette Reine peut satisfaire à la fois l'esprit et le cœur : car, imaginée de toutes pièces, œuvre de raison pure, elle solliciterait l'adhésion de l'intelligence, à l'égal de la Joconde. Si

elle manque de sérénité railleuse, de cette félinité que l'on admire chez la Dame de Florence, c'est qu'elle est jetée dans le courant humain et devient l'âme d'un drame. Sans voix, sans manifestation verbale de son émotivité, elle rentrerait dans la catégorie des types purs, dépouillés de matière.

Heureusement elle parle et s'exprime entièrement : son secret nous est livré par ses paroles, et contrairement à l'élue du peintre, la bouche et le regard ne se fleurissent pas seuls de confessions. Phèdre éclate en aveux et c'est à l'âme et aux sens qu'ils vont frapper.

Elle brûle, en rêvant, de toute l'âpreté et de tout l'exclusivisme de la sensation. Maîtresse absolue de l'homme qu'elle désire, elle ne le posséderait pas davantage : elle le tient prisonnier dans les mailles de son être ; elle le couve de sa passion. Vienne l'heure de l'union complète, les verbes adoreurs se marieraient aux effervescences de la convoitise avec une égale intensité !

Si elle rêve, c'est qu'alors elle subtilise l'image du héros. Elle en vit et en meurt. Les éléments, la nuit, le jour servent ses appétits d'aimer. L'air respiré lui semble un breuvage composé du sang de cet homme, et le soleil un globe de chaleur lumineuse qui, lui rappelant son origine, fait courir en ses veines un feu inextinguible. Troublée, visionnaire, elle écarte les êtres

qui l'entourent comme pour accueillir le dieu qui ne vient pas, et, à son défaut, l'apparition souhaitée, plus encore, et jusqu'à la forme de cette épée dont elle aurait voulu mourir parce qu'elle appartenait au maître adoré.

Tendue, ramassée en un spasme, elle devient violette de volupté, d'une volupté qui parvient à se taire, gronde et s'écoule en nappes intérieures. Sous des voiles, son corps fléchit et s'abîme. Elle frissonne d'un baiser que son imagination délirante a créé un instant, mais que la réalité lui arrache ainsi qu'une ombre folle, dissipée par une raison qui se repossède. Quel mariage que ces sens tumultueux avec l'intelligence ironique, et quelle puissance de s'accabler ! Aux heures où les préjugés s'effacent et tombent, quelle ivresse de s'abandonner aux emprises du sentiment !

Et dans la clameur qui lui arrive des lointains horizons chargés de lumière, des arômes de tous les mondes, de cris d'oiseaux, de vagues pieusement murmurantes, elle boit le visage d'Hippolyte qui fuit et se dérobe à ses embrassements.

Sainte Phèdre !!!

La défaite du printemps

Sur des terres d'où s'est enfuie la joie d'aimer et de vivre, le soleil promène ses rayons : il marche tout le jour, environné de sa gloire et de prismes aveuglants ; il est un dieu cruel qui se plaît aux sarcasmes terrestres. Cependant que la mort s'avive, se repaît de mille têtes, il se fascine, éternel Narcisse, dans je ne sais quelle fantasmagorie de rires et de miracles verdoyants. Il est la vie qui coopère à la dévastation, aux forces brutales, au destin. De sa bouche rayée de feu, quel hymne guttural s'élance ! Ne dirait-on pas une mappemonde en délire, un symbole de l'anarchique cosmos, je ne sais quel dieu barbare, roi diurnal d'un temps meurtrier, qui s'accorde à la sauvagerie des hommes et leur répond à sa manière ? Et les étoiles, qui ne savent pas mentir, elles, et la lune vêtue de mystères et de halos sont toutes tristes ; elles frissonnent de l'exil du soleil dans une conception de fureur qui s'intitule la force. Le crime de la terre rejaillit jusqu'aux comètes ; les correspondances s'établissent de toutes choses. Pour que l'iniquité ne soit pas à jamais consacrée, voilà que la faiblesse se fait amour afin de sauver la force qui s'égare.

Les étoiles frémissent, protestent ; la lune a mis son voile de mélancolie et, sur sa robe transparente, il semble qu'elle traîne tous les soupirs des âmes écrasées.

Le printemps cache une multiple défaite ! En vain les feuilles éclatent dans la joie de vivre ! En vain le chœur aérien des harmonies du printemps chante en la sérénité du soir ! Mai nous arrive sur des vagues de sang : la brise du matin si douce, douce comme caresse de mère, est grosse de sanglots.

Pourtant, malgré le deuil de la terre, quelle fête de surface s'est préparée, qui assure le triomphe de la vie sur la mort ! Le ciel s'ouvre au-dessus des toits, des flèches d'églises, de la foule courant à ses plaisirs, et laisse tomber sur les choses une poussière dorée, un rayonnement qui pique de la flamme aux brins d'herbe. Des battements d'ailes qui bruissent, se soulèvent, retombent, se frappent, font taches sur l'horizon. Les arbres ne tendent plus au firmament des branches dépouillées ; une dentelle verte a dérobé le cynisme de leurs bras nus. De légers nuages bordés de lumière passent lentement sur l'azur. On dirait des gondoles frôlant les cryptes astrales.

Vers les lointains, le vent les pousse. Premier baiser de la vie terrestre, emporté dans les plis des ondes célestes avec le parfum et le tressaillement des choses,

pendant que le dieu Printemps, secouant dans l'espace sa tunique, jette çà et là, en une pluie abondante, des germes créateurs de vie. Le sol est travaillé de résurrections ; sur des frêles tiges, tulipes et jacinthes se veulent épanouir. Fouettée de parfums, la terre, abreuvée de la caresse humide des aurores, vibre de jubilations sourdes, inarrêtées. C'est le printemps dressé dans la fête des choses, un printemps qui appelle l'amour, où les bouquets de cerisiers simulent des couronnes de liliales épouses. – Une levée d'arbres et de roses, de buissons hospitaliers aux oiseaux en amour, qui nous offre ses verdure, ses rayons et son cri. Dominateur, géant qui écrase la vanité des hommes et des choses, le Mont-Royal se précipite dans la lumière.

On dirait que la terre pourrait être heureuse, qu'elle se pare en cet espoir-là : et que le temps, par un miracle magique, ne connaîtra plus la mort. En puissance, rêves, illusions, beauté fleurissent l'âme humaine. Est-ce que de neuves espérances ne vont pas s'ouvrir et la douleur s'arrêter ? Ah ! si elle allait s'éteindre une fois qui serait la dernière ! Si elle consentait à n'être plus l'hôte de la terre et à permettre que la vie fût, désormais, un long chant d'adoration, d'enivrantes réalités !

Leurre, leurre certain ! Ce printemps éclaire des cœurs bouleversés, des âmes aux espoirs défaits ; et, sur des plaines labourées de sang, piétinées par les

chevaux, une moisson de jeunes hommes, mes frères, n'ayant pas choisi la mort, vont s'anéantir.

Alcibiade se meurt, Alcibiade va mourir !

C'est la mort du printemps. Quelle moisson dans nos filets de pauvres têtes coupées ! jamais, de leurs yeux éblouis, elles ne verront désormais la beauté des matins ou la magnificence des soirs ! Elles ne les ouvriront plus sur les renaissances, les prés de velours, la mousse qui lèche le tronc des arbres, les frondaisons d'or, ou devant le rire de l'aube. Jamais plus elles n'entendront, dans la poésie des heures qui agonisent, les oiseaux chanter à travers les cloches de l'église, et, au milieu du silence des nuits, jamais plus elles ne pleureront, en voyant la lune glisser sur le talus des tombes. Éternellement pâles du baiser mortel, elles ne frémiront plus, ardentes d'orgueil trahi, sous la caresse de l'amour. Elles ne frémiront plus !

Que va-t-il donc rester d'eux qui soit vif comme une présence, témoigne encore de la danse sacrée sur le rivage terrestre ? un chant perdu, une parole qui s'égale à l'adieu des cygnes mourants sous le silence des nuits : la voix des éléments, le mugissement de la mer, la fraîcheur du jour qui naît, ou, sur tous ces enfants de la mort, emplis d'éternité, seule, la prière d'une mère ? quelque cantique tombant sur la steppe dévastée de l'âme humaine...

C'est la défaite du printemps ! Néron dit adieu à l'amour, aux violettes, il s'en va vers la férocité.

Déjà, il a commandé que l'on tue des esclaves ; déjà, il trempe dans le meurtre ses mains qu'il aurait pu consacrer à l'amour. Ironique, crispé, Pétrone avec mélancolie déchire le cantique qu'il dédiait au plaisir.

Tous les Nérons, tous les Alcibiades, d'ailleurs, s'élancent au carnage, au sac des villes et des hameaux, à la destruction des cathédrales. Les vierges s'arrachent de leurs bras, ploient comme des tiges à jamais brisées.

Le printemps voit cette ironie de la terre, de la jeunesse, se levant tout armée pour l'œuvre de mort, devant un soleil qui, hier, commandait la vie et l'amour. Le printemps est défait ! Ils ont crié tellement fort ; ils ont tellement lancé vers le ciel la clameur de destruction que le printemps aussi semble fatigué, qu'il s'affaisse comme s'il allait s'évanouir. Ce printemps donne l'impression d'une chose brûlante qui ne sera pas apaisée, ou, selon les heures, de mourir avec les êtres et les choses.

Et qui ne porte en soi un printemps dont, chaque jour, il est dépris par une fin crucifiante ?

Printemps sacré dont la renaissance me fut une mort si difficile !...

Printemps dionysiaque où, pour aimer, dans une nuit

qui s'est éteinte, des lèvres s'étaient mises à rougir !
Printemps fini, quel que fût ton visage, d'amour ou
d'angoisse, je te garde serré à moi-même, comme une
image éloquente des heures qui se dérobent, une
cicatrice où j'irai boire le sang de la vie.

Printemps qui s'émerveille de lui-même, printemps
vierge et musqué, ironique et trompeur, oh ! cher
printemps libertin, dont tous les bouquets secouent les
effluves du désir, de la tendresse et de l'espoir, tu m'as
vieilli ! Mais je suis si jeune ! Je m'élancerai, invaincu,
sur la route de l'espérance, acceptant toutes les
musiques, et, aussi, toutes les fatalités. Je souffrirai ; je
désirerai mourir ; et puis, je me relèverai des
prostrations pour défier le jour et ses injures.

Je serai le poète déchiré par le soupir de la nuit, les
clameurs du réveil, jusqu'à ce que, mille fois abattu, je
redresse le front pour m'abreuver encore aux étoiles.

Fantaisie

Le brouillard emmaillote la ville de ses langes. Elle s'éveille mal, ou on dirait qu'elle a dormi enroulée dans un manteau transparent et humide. Elle ne semble pas vouloir accomplir sa besogne quotidienne de bon cœur. Elle souffre sur ses jointures ; elle est courbatue ; elle a mal à la tête comme si elle avait bu de l'alcool. Elle se retourne sur elle-même, avec ses autobus, ses trottoirs, ses piétons, ses monuments, églises, statues, jardins, ses habitants aux ambitions réalisées ou déçues, sa tour Eiffel, son Trocadéro, son Opéra, ses hôtels, le Louvre, le Panthéon et sa montagne Sainte-Geneviève. Dans sa culotte de bronze, Monsieur Diderot du boulevard Saint-Germain regarde avec des yeux sans émotion les cafés qui, protégés de toiles tendues, abritent leurs habitués, jouant à la manille et buvant des grogs américains. La rue monte et descend, paraît glisser sur des nuages ouateux. Un homme ivre trébuche, s'abat et pousse un juron. Des autos ronflent ; les voitures aux essieux gelés grincent et se plaignent.

Saint-Germain dresse sa tour dans un ciel laiteux où passent et repassent des lueurs de veilleuse que fait un

soleil rougi, semblable à un astre d'album. La nature a l'air d'un cinéma de cinq heures du soir. Sur sa toile qui s'étire au loin, Notre-Dame s'estompe avec ses tours gothiques, ses chimères qui grimacent davantage dans la brume et ses saintes qui esquissent des gestes de bénédiction. Fantomatique, la Sainte-Chapelle perce la nue de sa flèche effilée.

La Seine promène un flot bourbeux, grouillant d'ombres qui se déploient en éventail et se referment avec des bruits étouffés par la clameur plus forte de la ville. Des chalands sur la rive rêvent de départs prochains. On dirait, vêtus de brume, de gros oiseaux captifs sous des bâches. Le vent s'est arrêté sur les guirlandes de lierre qui tapissent les quais où descendent des rires figés de gouttes d'eau. Aujourd'hui pas de ces pêcheurs-philosophes qui, durant des heures et des jours, accroupis sur la berge, tentent de prendre des poissons qui se font rares. Ils philosopheront à leur manière ou pas du tout, peut-être maudiront-ils ce froid si brusque, si déconcertant au milieu d'un automne qui, hier, nous avait gâtés de son chaud soleil.

Plus loin, les Champs-Élysées engourdis, blessés dans leurs feuilles, platanes, arbustes et qui geignent sous les morsures du premier froid.

Et le Boulevard multiple, avec son peuple nombreux et trépidant, hâve et chétif, qui virevolte, remue, se

trémousse. Le Boulevard, malgré tant d'humanités qui se heurtent, se contredisent, ou s'applaudissent, vit sa vie de tous les jours, mais avec un air maussade et renfrogné. Il n'aime pas à rouler sur lui-même dans le brouillard. Les piétons emmitouflés, bourrus, se croisent, s'agitent, viennent, disent un mot glacé, et se quittent. Des cafés se remplissent de gens qui s'y réfugient pour échapper un moment aux atteintes du froid. Ces cafés sont encore sans feu. Et ces gens continuent d'avoir froid devant des tasses de café fumant.

Mais diable ! il faut bien vivre, ou avoir l'air d'agir comme si on vivait. Et voilà que ce monde sort des restaurants, s'engage dans des rues diverses, courant après le plaisir, l'or, l'abondance, la misère, la peine. Comme tous les jours, si nerveux soient-ils, ils répètent des gestes qu'une longue habitude leur fait accomplir. Ils bâclent des affaires, édifient des projets, écrasent des empires, en élèvent d'autres.

Les pensées, toutefois, sont paresseuses de par la faute de ce brouillard qui engourdit. Les pensées qui s'agitent, telles des grenouilles aux cuisses ankylosées par le froid. Un rhume point ; la toux déchire des poitrines ; ce bonhomme qui hèle un fiacre est accablé par sa goutte. Les trotteurs, frileux, – nuée d'oiseaux abattus sur le boulevard – s'envolent, n'ont pas l'air de

marcher et s'engouffrent dans les remous de l'atmosphère vaporeuse.

La bise nous donne la peur d'avoir encore plus froid.

Paris baudelairien, Paris mûr pour la glace et le givre, Paris guetté par le knout du froid, comme tu vas gémir et hurler, toi, le mou qui s'affale sur les oreillers du doute et de l'amour ! Ton nez, humeur de délices, qui se complaît aux senteurs de chair, à la richesse des corruptions, il gèle, te dis-je ! Ton nez pleure de rhume. À cet hiver dont tu te plains et qui te choque, je voudrais substituer le mien – l'hiver canadien ! celui qui t'accablerait sérieusement, n'aurait aucune pitié pour tes mollesses. Je te vois dressé sur tes reins, glacé jusqu'aux entrailles, fouetté de soleil et de neige, ne gardant rien de ta pose journalière, et tout nourri de santé et de vigueur. Je te sentirais devenir sauvage et forêt vierge.

Les images les plus froides et les plus cocasses, les plus éloignées de ta civilisation, m'assiègent. Je m'ingénie à te composer un hiver avec elles. Je vois ta surprise si ce paquet d'hallucinations polaires, j'allais le lancer dans ton ciel pour qu'elles se changent en réalités. Mais j'ai pitié de toi, cher adorable Paris ! Ton hiver douillet ne sera pas transformé en glaces canadiennes ou quelque chose d'approchant. De l'hiver

véritable, tu ne connaîtras qu'une vague sensation, le rêve du froid.

Avec ses autobus, ses trottoirs, ses piétons, ses monuments, sa tour Eiffel, Notre-Dame, et l'Opéra, la ville, saisie par les langes du brouillard, continue de se retourner sur elle-même.

Aparté

Paul Morin

Ton grenier, ce n'est plus qu'une arche flottante dans la nuit du néant.

Jadis, il pointait vers le ciel qui, pour l'enchanter de féeries, lui versait la pluie d'or de ses planètes.

Vénus, les Gémeaux, Orion, souriaient au paon bleu qui, sur le toit, ocellait dans la nuit.

Minutes exaltantes de ce grenier en fleurs ! Et tout brûlant de flammes que la jeunesse et le ciel conjuguent par miracle pour la joie des humains.

Il n'avait – il faut l'avouer – de grenier que ce que les mots en peuvent supporter.

Quelle crainte, soudain, me saisit d'offenser ces réalités qui furent élyséennes !

Grenier... par un abus de mots, une licence cajolée par le voisin, celui qui prend des libertés avec la lune, patauge dans le marais avec le crapaud, et met sans sourciller son doigt dans le nez de Vénus.

Grenier... Immense grief, imprécision méritant le supplice de la question, les fouets de la torture.

Bien plutôt une cité aérienne. Sur le parquet doré, nous construisions châteaux en Espagne ou de cartes qu'un souffle venu de la fenêtre ouverte renversait dans nos rêves.

Et ton rire, Poète, semblable à une flèche d'argent décochée, faisait tressaillir sur leurs bases Apollon, Diane et Astarté.

Tu avais hospitalisé ce qui reste de l'aventure des dieux : des images, des marbres et des statues...

Un rideau de livres ; des lumières tamisées ; un saint Georges dans la vitre terrassant le dragon ; des fleurs vivantes jaillissant des vases de Gallé, et des parfums, du santal, des fouets laissés par mégarde sur une chaise pour je ne sais quel supplice inédit, et il me semble bien qu'il y avait aussi une grande assiette où s'offraient des fruits, des éventails d'ivoire afin de donner un peu d'air à la damoiselle élue, et des cigarettes d'Orient qui voulaient bien être fumées. Puis, dissimulée sous l'alcôve, une toute petite armoire receleuse de nectars. Que la mémoire s'incline devant l'évocation des ivresses perdues !

Ces souvenirs ! Baisers de feu entrés dans la chair qui en garde une empreinte indélébile.

.....

Dans un sonnet connu des deux mondes, l'Amérique

et la France, tu as imaginé un rêve que je n'ai jamais fait.

Czar de mille haras ! Bigre ! Peut-être savais-tu que j'avais beaucoup aimé le cheval de mon père, qui était si beau, arqué sur son pelage. Mais c'est tout. Qu'aurais-je fait de tous ces chevaux ?

Ce rêve, c'est le tien : tu me l'as prêté généreusement. Ah ! si j'avais un haras, tous mes étalons, mes juments et poulains seraient à toi. Je ne pourrais rien refuser à celui qui, un jour, chevaucha superbement ce cheval monté dans la légende avec ses ailes d'or. Mais je n'ai à t'offrir que ce mélancolique songe d'une arche flottante dans la nuit du néant.

Songe pleuré, emporté dans l'exil humain. Sorte de talisman collé à nos peaux et qui ne périra qu'avec elles.

De la mémoire se lèvent des déesses rieuses, penchées sur des sources fraîches où des lèvres qui furent jeunes burent la liqueur de la foi et de l'amour.

Images vite dénouées, et qui ne remplacent pas la présence réelle, la réalité de jadis. Images jouant à la surface des abîmes du temps. Mais quand même, ce songe unique qui fut le nôtre, je veux dans cette nuit de mars, le ramener devant ton souvenir.

René Chopin

Tu portes ton cœur en exil comme l'autre René présentait le sien en écharpe.

Une liqueur pourprée s'en épanche qui fait songer aux après-midi de fin d'automne, au feuillage blessé, à ce soleil dont tu es le chantre appuyé, éloquent... Possédé du même rêve qu'Apollon en marche vers les royautés de l'azur.

Mais ton ascension hasardeuse est sans cesse abandonnée aussitôt que reprise. Distract, tu lâches Orion, cachottier du mystère, Astérope, Taygète – ces anneaux que tu qualifias de fragiles, – pour revenir sur la terre charmeuse. Elle n'a donc pas perdu tout à fait son printemps... Dis ! Cette lune – celle que tu as imaginée presque humaine à force de l'avoir rendue souffrante, lasse donc parfois ta vision ? Il se peut vraiment que tu écoutes le chant de la grenouille, et ces mille et un bruits par quoi l'univers est frappé ? Passionnant miracle !

Le fils de la lune et des étoiles s'ébroue autour d'un hêtre. C'est l'hamadryade, la curiosité qu'il en a qui

nous restitue cet humain parti à la conquête du feu. Qu'il redécouvre la mythologie des arbres, faisant nique aux sylvains et aux nymphes.

Au cours de sa nonchalante promenade, rencontre-t-il encore cette Vénus des carrefours qui lui offrait, jadis, sa jeune sœur nubile ? D'autres tendres canailles, des morceaux pour la gueule d'un roi... Qui nous le dira ?

Un autre jour, tombant de l'aile des chérubins, il erre sur le gravier humide des bords d'une source où Naïs enfonce ses pieds blancs. Elle rit, renverse sa gorge ivre ; il s'agenouille, couche dans ses bras cette jeune personne idéale et terrestre. Et la source gémit sur les roseaux.

Mais quels sont donc ces badauds assemblés et qui lèvent les yeux au ciel, contemplant un cerf-volant qui joue avec la nue ? Dieu ! il avait oublié sa cravate sur l'horizon.

Frère, pardonne à ma fantaisie ou à mes nasardes. La nuit est profonde et triste, un besoin de rire m'est venu.

Frère, toi qui n'es pas nécessairement vêtu de noir, te souviens-tu encore de ces longues après-midi de décembre où tu versais dans une oreille attentive ces syllabes élues qui sont le langage des dieux ? Rappelle-

toi cette humaine qui accueillait dans son âme enamourée le sanglot des poètes, les féeries du rêve, le cri de la douleur des autres répondant à ses intimes détresses.

De toutes les ombres qui se pressent à la porte de ton cœur, c'est elle qui crée ton exil parmi les autres hommes.

René, René, sous le regard des étoiles, Amélie, aux yeux deux fois clos, descend toujours à travers les nénuphars le fleuve noir de l'éternité.

Guy Delahaye

Comme UNE EAU PURE destinée à des fruits choisis et rares, je t'ai gardé pour la fin.

C'est l'heure du souvenir, car nous avons vécu. Le sable gris du temps est descendu sur nos tempes, et dans nos âmes les cicatrices soudent des plaies qui furent béantes. Destin des hommes et des choses, tel est désormais le thème de nos rêveries. Nous écoutons frémir le vent du soir. Déjà, la terre a perdu son ineffable chanson.

Elles sont terminées les fines analyses de l'amour, car « on n'aime » plus guère « pour en souffrir » et on ne « sourit » plus « devant l'indifférence »... Mais tu soignes de grands malades avec cette pitié, sans doute, qui au temps jadis mouillait tes yeux de saint.

Ce grand captif oppressé par ses chaînes, cet archange déchu qui se souvient encore de son ciel noyé, Nelligan, le bien nommé, tu le promènes au jardin. Couvé par ta sollicitude, tu tâches de ressusciter cet univers enchanté où jadis il fut roi. Roi des mots et des phrases, prince amusé des légendes et du secret des

cœurs.

Et, j'en suis sûr, tu pries le destin qu'il écarte de mes frêles épaules le poids de ses ombres mauvaises, ses Péliens et ses Ossas de détresse. Merci, grand frère !

J'ai pourtant à te chercher noise. Et, sans sourciller, je viderai ici cette querelle. Tes « Phases », tu les as mises sous le boisseau avec des airs de dépouillé – ceux de François d'Assise. Tes créations sont là, dormantes, dans un tiroir. Qui les en fera sortir ? Elles te supplient néanmoins que tu les laisses s'élancer vers le soleil d'or, jouer dans le grand espace blanc, sourire au bord des âmes qui sont sœurs de la tienne. Et, geôlier de ces divines captives, tu vas et viens, sourd à leurs reproches. Délivre-les : elles ont faim et soif. Aie pitié pour toi-même, toi qui as déjà tellement donné aux autres. Penses-tu, vraiment, que Dieu te sait gré de ton silence ? Illusion d'un cœur que tu humilies à plaisir, d'un cœur saturé de sacrifices. Non, il veut savoir comment le cri peut trembler sur ta lèvre, et ton cœur, confesser sa misère ou ses épiphanies.

Que tu dédaignes la prière des humains, soit, mais celle qui te vient d'un ciel où tu seras un jour...

... Saint Guy, priez pour nous, les mauvais : René, Paul, Marcel.

Mademoiselle Italie

Elle se tient droite et figée, près de l'orgue de Barbarie, et elle a l'air de reposer, tant ses beaux yeux bruns sont calmes, fixes et, on dirait, endormis, quoique ouverts. Sur ce chemin déclive de la rue Saint-Laurent, elle paraît semblable à une madone effleurée de rêves malsains, triste et lasse des chemins sillonnés par ses pas.

Lasse et, cependant, reposée de la nuit, le matin la saisit sur ses duperies orange, l'enveloppe des sortilèges naturels : buée matinale, capricieuses arabesques du soleil et train-train des gens affairés, courant à la fortune ou aux plaisirs.

Elle contemple les maisons grisâtres, les boutiques sordides et, plus loin, en apothéose, le ciel lavé qui se dresse, tel un grand espoir qui n'a pas faibli. Elle est encadrée de tout cela ; elle en jaillit comme une fleur étrange dont on aimerait respirer le parfum. Est-elle sortie du sol par enchantement et pour composer ainsi, avec des allures de fée muette, crispée, je ne sais quelle noblesse, un charme fait de misère et de gibier humain qui exprime la fierté des détresses matées ? D'où vient-

elle ? Quel est son nom, son passé, le rêve qu'elle a chéri et qui, devenu subtil mirage, se confond chez elle avec le souvenir de ces brouillards pourpres voltigeant au-dessus des lacs d'azur ? Connaissant les déchéances, l'abjection, et non pas l'amour unique, vers quelle impasse se dirige-t-elle où elle fermera ses bras sur des ombres qui l'auront délaissée ?

Elle a souffert, elle souffre. Car son front est traversé de rides, et sa bouche se tord en des commissures amères.

Il y a dans son maintien une attitude de méfiance et de soupçonneuse inquiétude. C'est vers de tels exemplaires d'humanité que nos élans les plus sûrs s'acheminent, et parce qu'ils existent, oublions les êtres capables d'être heureux.

Cependant, si on allait arracher cette femme à la rue et la placer dans un cadre où sa misère crierait moins, elle serait tellement inapte à goûter la joie qu'elle irait regarder cette rue elle-même, afin d'en souffrir encore. Puis elle reprendrait son chemin avec, dans les oreilles et l'âme, le gémissement des choses, la plainte chantante des souffrances de sa race morale. Touchante fille, d'une mélancolie qui a ses titres de naissance, ses maîtres, ses prêtres, ses fidèles et son culte ! Vestale profane, blessée au front découvert, qui s'apparente aux femmes de Dieu par le voile criard, en éventail, qui,

soulevé par la brise, aère la fièvre de ses tempes pâlies !
Musicienne rudimentaire qui suscite d'autres musiques
en profondeur !

Tiens, elle m'a souri ; je l'ai regardée avec un air si
drôle, et elle vient de sourire. C'est navrant. Ne souris
pas ! Demeure fermée et, pour moi seul, lisible ; ne
remue ni bras ni jambes : sois la déesse vivante du sol
et garde, maîtrisés, les rires qui voudraient s'échapper.
Pleure en dedans tous tes désirs et tiens, solidement
appliqué à ta peau, le masque qui dérobe la vérité si
simple de ton être. À ce jeu, la foule va te croire
satisfaite et obligée, par de justes décrets, à tourner
perpétuellement une manivelle. Quelle âpre
satisfaction, au sein de l'égoïsme, de tromper les
hommes sur soi-même, de les défier de faux rires, de
leur jouer la comédie de l'orgueil, et, lorsque le cœur
est en lambeaux, d'être un masque impénétrable !

Non, ne m'écoute pas, je suis tellement capricieux
que je te dresserais à un rôle de bête fauve dans la cage
de la vie, ou bien, sur des tréteaux sanglants,
j'ordonnerais que tu danses jusqu'à ce que la mort
désarticule tes pieds déchirés. Voici des sous ; prends-
les, va t'abreuver, au plus proche Grec, de quelque
ginger ale ou beer qui sera à tes lèvres comme une
ambrosie rafraîchissante et insipide à la fois. Va, va
boire, car tes lèvres brûlent.

Si, je te connais ! Je revois, à travers ton image, toutes celles aux yeux de mer glauque, qui, sur les rives de Sorrente, me remplirent de mélancolie.

J'écoute encore, en imagination, les syllabes chantantes qui vivaient sur leurs lèvres, revêtaient un sens passionnel et musical.

Je m'abreuve de leurs rires et je mêle ma fièvre à l'ardeur qui les soulevait dans un beau rythme chaleureux.

Chère joueuse de musique barbare, il est certain que tu es pour moi une connaissance déjà ancienne ; nul mystère abscons n'est offert par toi.

Je sais ton âme limpide, rieuse, folâtre, et, les rayons de tes yeux, je n'ignore pas qu'ils font naître le désir. Et tes mains, quand elles caressent, sont chaudes comme des équateurs, et tes rires, pareils à des ironies amères, glaciales.

La nature se plut à mettre en toi de tels contrastes, et ainsi, par toi, nous pouvons réfléchir sur la vanité des jouissances terrestres et nous façonner des âmes de Loyolas.

Louons cette nature qui varie ses effets et ses dons et se complaît à dérouter dans chaque individu les calculs mesquins de la routine et des bonheurs classiques.

Et bénie sois-tu, petite étrangère des pays merveilleux, bénie sois-tu d'amener, sur le décor de la vie canadienne, des visions grisantes de soleil, et de déclencher en moi tout un chœur de musiques endormies ! Sœur de Graziella, tu me ressuscites ces terrasses du Pausilippe, de Sorrente où il était si calmant de vivre.

Beau fruit exotique ! Vision soudainement ramenée ! Vision qui s'éloigne, saute, crie, parle, revient, repart sur les fils de mon cinéma, je te recompose, néanmoins, tout entière, avec la poésie de tes pieds nus, baignant dans une mer d'émeraude.

Jeanne Nouguier

I

La montagne semble dormir roulée dans le soleil.

Vos yeux errent sur ce paysage familier. Il est aussi essentiel à votre âme que la rose au jardin se balançant sur sa tige. Ce paysage est à vous ; nul autre ne le peut remplacer. Il a son histoire, ses bouquets d'ombre et de silence, sa griserie et sa plainte éternelle.

Vos yeux reconstituent chaque jour cette histoire. Tel coin, c'est là que jeune, pensive, fervente, vous avez rêvé au bonheur qui, de ses pas tremblants, avec lenteur, s'est approché de vous. Au vent qui passe, vous avez confié vos chagrins, et pleuré sans que personne ne le sût.

Les routes montent jusqu'au ciel ; vous les avez parcourues jadis, dans la jeunesse de vos années heureuses. C'est du ciel, maintenant, que vous descendez pour revoir ces chemins, tous connus, et qui encore parlent et chantent.

Vous avez saisi le clair matin qui offrait son visage. Midi brûlant vous tendait ses mains et, le soir, lorsque la montagne se tait, paraît se recueillir ; vous avez compté les étoiles filantes zébrant le vallon sacré.

Mais que regardez-vous aujourd'hui si fixement ? Est-ce le chevalier qui fréquenta les grandes cimes neigeuses que vous apercevez, vous apportant l'edelweiss, – ou son ombre flottant devant votre regard attendri ? – Quelque chose de lui, recréé par le rêve et vers lequel vous allez, toujours offerte, aussi vive et émue en présence de ce fantôme que lorsqu'il vibrait de sa réalité humaine.

...La châtelaine s'est changée en vestale ; elle attise sur l'autel nu le feu du souvenir ; elle ne veut pas que ce qui a vécu meure tout à fait. De toute son âme, elle croit à de suprêmes visites, à l'entretien d'un ciel avec la terre qui souffre.

L'âme du poète circule, effleure son front, lance le mot qui éclaire, la syllabe qui se prolonge en musique.

Serrée sur la porte du mystère, elle dresse l'oreille afin de surprendre le grand secret, la rare harmonie des âmes dans l'éther souverain. Ce n'est point l'extase totale, le détachement de ce qui tient à la rive des

humains.

Il est à ses genoux, le lent lévrier, ce spleen qui fait monter dans ses prunelles cette mer où dorment les paroles et les actes, cette mer bruissante où roulent les naufragés de la vie avec les vouldoirs, les élans, les joies et les défaites.

...Le paysage s'accorde à cette châtelaine qui, elle aussi, a frémi et brûlé. Maintenant, elle se sent davantage parente de l'air et de l'horizon, à cette heure surtout où le jour finissant vêt le ciel de mélancolie.

Elle lève des yeux pleins de regrets sur ce ciel qui va mourir. Elle sait qu'il vit pâlir des yeux aimés, cesser de battre un cœur où le sien cherchait sa pâture de tendresse et d'espoir.

Et ses mains jointes – ainsi qu'il fut dit dans une page inoubliable – faites pour guérir, reprennent, chaque soir, la prière du souvenir.

II

Le jet d'eau bruit dans l'après-midi solitaire.

Un voile de pourpre glisse sur les jardins en fleurs. Oppressées, les âmes sont si lasses qu'elles voudraient

éclater en sanglots, afin que la peine soit moins grande.

La porte du salon s'est ouverte. Le vieux piano, qui garde le secret d'harmonies éteintes, va-t-il, par miracle, redonner à nos âmes veuves ces chants qu'une main d'artiste savait lui arracher ? Approchons-nous de ce noir cercueil où gisent tant de mélodies retombées sur elles-mêmes, ces nocturnes, ces valse qui, hier, faisaient trembler les cœurs.

Il est muet, gardant ses trésors enfouis, sans l'éveil d'une sonate où deux humanités créatrices jetteraient dans nos oreilles la merveille des sons et des rythmes.

Non, les résonances sont endormies à jamais ; les notes baignent dans le passé mort.

Sur ce clavier d'ivoire jauni, quel sacrilège de laisser traîner ses doigts ! Il en sort un bruit de notes là où s'élevaient la mesure parfaite, le chant ébloui.

Vains efforts ; désespérante approximation ; la source tarie ne rejaillira plus, et il n'y a que cette misère des mains brisées d'émoi qui brouillent les accents, la mémoire, le sanglot.

Jeanne, entendez-vous ce sanglot qui se mêle à l'écho des « voix chères qui se sont tues » ?

Avec toi...

Avec toi, je ferais volontiers le tour de la terre.

J'oublierais les fins dernières, le ciel et tant de choses.

Je dirais adieu à ce monde que j'ai trop aimé.

Je partirais pour ne jamais revenir, et ceux que j'ai autrefois connus et chéris, je ne les reverrais plus.

Je cacherais dans des pays pour moi inconnus ma figure qui n'est plus jeune et ses rides, filles de l'expérience.

Personne ne saurait désormais que je souffre, me plains et que je lève vers le ciel des yeux d'angoisse.

Non, je serais heureux avec ce quelque chose de fou qu'ont les héros de la foi et de l'amour.

Je viderais de mon cœur extasié toute la tendresse qui y dort. Et mes larmes – celles qui ne sont jamais allées aux autres, celles qui n'ont jamais servi dans mes détresses d'hier – je les répandrais sur tout ainsi qu'une rosée lustrale.

Je te prendrais dans mes bras comme si je tenais un

trésor, un livre sacré, une bible dont j'épellerais, lentement, chaque mot et chaque phrase.

Je dirais mes marches douloureuses dans le sable brûlant du désert et mes nuits dévorées par la souffrance et l'insomnie. Plus de secrets : le passé et ses offenses, ses visages de cendre, ses instruments de torture, tu en effacerais jusqu'au souvenir dans ma pensée.

Le silence ne serait plus cet hôte détesté qui nous suit comme un spectre, le silence, nous le remplirions de la marée de nos cœurs : il serait la respiration palpitante de notre félicité. Et nous le peuplerions de ces images divines qui furent sauvées de l'oubli des hommes, et pour qu'il tressaille jusqu'aux étoiles, nous lui jetterions le sanglot des poètes, les musiques les plus aiguës et les plus déchirantes.

Et nous irions, emportés par l'espace, secouer la poussière de nos vêtements sur le seuil des mondes enchantés. Exaucés par le rêve, perdus de désirs, nous dormirions dans ces nuits douces de certaines villes qui bercent le cœur éclaté des hommes.

Recréé par toi, neuf par ma volonté et la magie de ton âme, je me remettrais à courir dans l'imagination et l'espoir.

Toute la terre nous verrait passer, enchaînés par une loi commune, n'ayant désormais qu'une même âme.

Et puis, un jour, je te laisserais, peut-être, dans un port où les voiliers, les navires frémissent d'impatience pour un nouveau départ. Je te laisserais, repris par mes remords, mes regrets, toutes mes misères, et je te crierais de t'en aller pour que tu meures dans mon âme sous mes cris de désespoir et d'ivresse.

Ah ! comme j'essayerais de faire le tour de la terre avec toi.

– Chère Beauté, fuis, fuis, car la terre n'est point faite pour le bonheur.

Luz, août 1932.

Chansons canadiennes

Variations

Vive la Canadienne...

I

Elle tend son front d'ambre ou de lys vers le ciel.

Elle prie :

Et c'est son cœur qui de sa bouche s'envole.

II

Perfide. Plus que l'onde et comme elle partant pour l'oubli, la nouveauté, le bracelet neuf, la dentelle rare. Sous ses pas, elle broie des cœurs et se rit des carnages. Elle a pris plaisir à une bouche fraîche, puis fantasque et cruelle, se refuse, court vers une autre bouche. Mille regards sont braqués sur elle en qui meurt une espérance. Des bras veulent la retenir et cette sylphide est déjà loin. Elle sait le charme de la traîtrise et la désolation chez les autres. Dans son plaisir, elle mêle le

goût du nectar à celui du poison : elle triomphe et elle tue.

III

Sa fraîcheur vient-elle de la rose ou du lys ?

De quel mélange est composée la carnation de sa chair ?

Elle ravit, apprivoise, dompte.

Ses beaux yeux, c'est un lac où le ciel dort.

Elle aime, souffre et pleure.

Mais sa beauté résiste à l'orage. Et devenue vieille, elle a je ne sais quel air de jeunesse.

IV

Elle avait des bras doux comme de la laine et berçait ses enfants avec une tendresse infinie.

C'était quelque chose de feutré, d'un enveloppement

mystérieux. Quand ils pleuraient, les paroles descendaient de sa bouche plus calmantes que le miel, plus chaudes que le soleil d'été, et les corps fondaient dans cette chaleur, cessaient de souffrir.

Ses lèvres exhalaient une prière, puis, se penchant sur leurs fronts, semblaient des caresses de fleur.

Et les petits se remettaient à courir sur la terre.

Au clair de la lune

*Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour t'écrire un mot.*

J'ai peur et j'ai froid. Et ma faim égale ma soif. Pierrot, seras-tu sourd à mes cris ? Vois, la lune a pitié de moi. Elle fait ce qu'elle peut, car elle me jette l'image de sa beauté qui éclaire ma mansarde de reflets dansants. Elle joue dans le miroir pour égayer ma misère. Elle se promène chez moi comme si elle était chez elle. J'ai cette compagne fantomatique ! Mais elle est si pâle qu'elle me fait penser à l'Espérance quand elle meurt dans l'âme des hommes. Pierrot, j'ai si froid ! Mes mains craquent comme le givre. Et ce qui est pire que tout, le cœur éclate dans ma poitrine. Ah ! Pierrot, si tu savais comme j'ai froid. Je t'en supplie, prête-moi ta plume. Ce cœur éclaté désire se répandre sur une feuille blanche, sortir de sa prison, se mettre à nu. Il y a si longtemps qu'il se tait pour ne pas mourir il se veut se plaindre, te reprocher tes traîtrises, ton impuissance d'aimer.

Pierrot, cher amour, tends l'oreille au cri de ma misère.

Sur le pont d'Avignon

Sur le pont d'Avignon tout le monde y passe :

Choses, bêtes et gens.

Beaux et Belles, bras dessus, bras dessous.

Ah ! je vous reconnais, Suzanne folle et fantastique, et vous Élise aux cheveux blonds, Henriette, déjà menée par le grand amour, Rose avec ton masque si pâle, Alice, rieuse et taquine, etc. Elles sont vêtues de soie et de velours. Sur leur tête un parasol minuscule nargue le soleil. Elles susurrent plus qu'elles ne parlent : c'est un gazouillis de mots qui sonnent comme l'eau sur des roches. Elles rient follement. Bébé Rose se promène, culotte percée aux fesses. Elles rient, car elles viennent d'apercevoir la chemise qui en sort. Et les jeunes gens les pressent contre leur corps. On entend un bruit de jupons, de robes et de pantalons qui craquent. On crie ! On chante ! Le dieu Amour les conduit à la danse.

Ah ! ce qu'on s'est amusé sur le pont d'Avignon !

Et puis, il y a mon cœur, éclatant dans sa prison de

chair, qui un jour y passa.

Dans l'eau dorée, le pont se mire. Poissons d'or et poissons gris sont comme chez eux sur ce pont renversé dans les vagues. L'eau murmure, jette son écume sur le sable de la rive.

Terre, ciel et flots : éternel poème !

Sur le pont d'Avignon, tout le monde y passe.

Mais hélas ! il y a tous ceux qui y passèrent et qui ne reviendront plus.

Mon cœur, quand tu repasseras sur ce pont d'Avignon, tu ne seras plus fol comme hier. Tu seras triste, mon cœur, à cause de ceux-là qui, sur les ponts de la terre, ne passeront jamais plus.

Isabeau s'y promène...

Isabeau ! Ce n'est point de cette reine de Bavière qu'il sera parlé : Isabeau, belle et traîtresse, et « traînée dans la fange »...

Notre Isabeau est aussi belle, mais elle n'a pas trahi le Saint-Laurent, comme l'autre, la France. Non, Isabeau, c'est une fille de chez nous, qui fait les yeux doux à ceux qui s'approchent de son jardin, sur le bord de l'île, le long du ruisseau. Elle se promène dans son jardin qui est sur le bord de l'eau, le long du ruisseau. Tout le monde voit Isabeau. Si elle trahit, c'est au grand jour, car elle aime à jouer avec le cœur des hommes, le long du ruisseau.

Sur le bord de l'île, trente matelots l'aguichent, lui font de l'œil, cherchent à l'attirer. Isabeau, quel sort as-tu jeté à ces étourneaux ? Ils veulent tous être pris dans tes filets, ces filets d'amour que tu lances sur l'eau, au bord du ruisseau.

Entre tous, c'est le plus jeune qui montre une tête et un cœur fort tournés. Il chante, il se met à chanter. Isabeau roucoule, ne sait plus mesurer son émoi. Dans

ses doigts, elle agite un mouchoir, puis tourne sur elle-même en faisant étinceler la soie de sa robe. Elle veut apprendre cette chanson que le plus jeune des trente arrache de son gosier, afin de chanter à son tour dans l'île, sur le bord du ruisseau. Mais le faraud pose ses conditions : il l'enseignera à cette belle si elle consent à venir dans sa barque faire le tour du ruisseau.

Isabeau hésite ; ses lèvres rient ; elle incline enfin d'un oui son front qui déjà rêve. Dans ses yeux court un feu qui embrase.

Sur le bord de l'île, la Reine de chez nous, dans une barque qui chancelle sous ce léger fardeau, tend ses bras au plus jeune des matelots qui l'emporte le long du ruisseau.

En roulant ma boule...

Les beaux canards – rouli, roulant – ouvrent leurs bouches ensanglantées.

Ce n'est pas d'avoir avalé la boule qui roulait, rouli, roulant.

Le temps de le dire – le fils du roi qui, par aventure, chassait a tué ces bêtes innocentes et vraiment trop à la portée de son fusil.

L'étang qui est par derrière chez nous est rouge de sang.

Des filles se sont emparées de ces canards, et avec leurs plumes ont fait un lit de camp.

« Couchez-vous, passants d'amour, couchez-vous, passants d'amour, couchez-vous, c'est pour vous seuls que ces galantes ont travaillé. »

Mais ma boule s'est arrêtée ; elle ne fait plus rouli roulant.

Sur l'étang, le soleil se meurt dans les flots qui roulent encore des volatiles assassinés.

Et dans le soir, l'âme des canards plane et monte sur quelques plumes égarées que le vent ramène, rouli, roulant.

À la claire fontaine...

Sur la plus haute branche le rossignol chantait...

L'eau claire prit mon corps blessé d'amour, le roula,
l'oignit de ses caresses.

Sur la plus haute branche, le rossignol chantait.

Ce fut là l'incident de ma promenade.

Un incident que j'ai fait naître. L'eau était si belle !
Ne pouvant étreindre ma maîtresse, c'est son image que
mes bras désireux pressaient dans la vague. Cher
rossignol, tu chantais devant ce triste bonheur.

Mais l'image, pendant que sous les feuilles du chêne
je me faisais « sécher », avait fui comme une onde à
travers mes doigts.

Sur la plus haute branche toujours le rossignol
chantait.

« Es-tu triste, es-tu gai, Rossignol ? Dans ta voix
est-ce un appel d'amour ou le sanglot du regret ?
Chante encore pour que je tâche de deviner. Surtout si
tu as le cœur gai, chante, Rossignol, chante, chante
jusqu'à demain. »

À Saint-Malo...

À Saint-Malo, beau port de mer... Une mer qui conduit vers un autre monde, une mer qui ignora longtemps le rêve des conquistadors, leur vol d'or vers un Eldorado, riche de pierreries, de minerais, d'érables au suc enivrant.

Un jour, Cartier s'y embarqua, sûr de découvrir un univers inconnu, Cartier et tous ceux qui vinrent créer, là-bas, une France nouvelle.

Jacques Cartier, Claude de Pontbriand, vos noms chantent éternellement dans ce beau port de mer !

Non loin de là, dans un autre estuaire qui s'ouvre sur l'Amérique, la vague bat, de sa plainte qui n'a de cesse, ce cimetière où dort ton premier grand poète, patrie oubliée. Il dort, bercé par la grande plainte océane qui n'a pu apaiser, vivant, l'amertume de ses regrets et les protestations de son cœur.

Le Havre et Saint-Malo conjuguent nos gloires dans l'azur français. Dans ce beau port de mer, l'âme de Crémazie chante encore et se plaint. Il est bien tard, Amérique, pour répondre à cette plainte, calmer cette

douleur. Et ce n'est qu'à une ombre que tu offres maintenant de stériles présents.

Le Havre et Saint-Malo conjuguent nos gloires dans l'azur.

Mais quand même, passants, hommes d'un jour, nous irons jouer dans l'île après une promenade sur l'eau.

Nous oublierons l'histoire et ses fameuses aventures, le nom des grands hommes – la poésie et l'action – et nous rirons dans l'île parce que, demain, dans ce beau port notre nom ne résonnera pas éternellement. Éphémères, nous courrons dans l'île où le vent du soir viendra effacer la trace de nos pas.

V'là l'bon vent

V'là l'bon vent, et caressant aussi.

Ma mie m'appelle, mais irai-je ? Non, je resterai là, sur le bord de la route ; je rêverai que je suis près d'elle et que je vais ouvrir les bras pour qu'elle s'y réfugie.

...Je n'irai pas. Tant de fois j'y suis allé, et mon cœur autant que mes sens furent déçus. Ah je mourrai d'envie de courir vers elle, mais peut-être ne toucherais-je qu'un front glacé, des lèvres sans accent. Quel accueil me ferait-elle ? Il serait moins frais qu'aux premiers jours, moins enivrant. Ses yeux, déjà contemplés avec ferveur, me renverraient une image fatiguée par la connaissance de la caresse, de m'avoir souri et qui sait ? aimé vraiment.

Je suis dans l'ombre et j'attends ; je guette l'heure.

...Vos pas tremblent dans l'obscurité : vous me cherchez en me fuyant ! Et moi, je suis là, exalté par mon mal, frayant un passage à travers les arbres avec des mains ivres, et cette folie des sens qui court, ainsi qu'un poison, le long de mes veines.

Le soir cache, aux yeux de tous, mon trouble, cette

grande espérance qui brûle ma tête et me fait presque défaillir sous ces arbres où je presse votre image diminuée, idéale.

V'là le bon vent. Le joli vent évente un front rongé de fièvre ; sa caresse, c'est une présence aérienne dont en partie mon rêve est fait. Le joli vent entre dans ma narine frémissante.

Je poursuis une course affolante et vaine, mais soudain, dans l'ombre complice, c'est un corps sur lequel se promènent mes doigts.

Un Canadien errant

Pourquoi pleures-tu ? Jamais larmes ne furent plus vaines, plus absorbées par le temps et l'espace. Tu les verserais sur la pierre, et elles seraient séchées par le vent : aussi inutiles, aussi dérisoires, n'éveillant aucune sympathie dans cette étendue, ce pays étranger, ces passants qui sont sourds et aveugles. Errant sur la planète avec ce cœur gros d'où s'échappe un cri ou un chant. Mais tout cela est dévoré par le silence hostile et sans âme. Et tu ne saurais émouvoir l'inconnaissable où se perd ton esprit et qui t'apparaît lointain comme un jardin perdu.

Pourquoi pleurer ? Si ce chagrin, comme le vent qui te fouette au visage, ne creuse pas dans le feuillage de ton âme cette ride, cette bulle d'air aussitôt évanouie, mais qui rafraîchit lorsqu'elle apporte les perles de la pluie.

Ton pays malheureux ! Histoire à dormir debout, les peuples jeunes n'ont pas d'histoire et par conséquent ignorent le malheur. Il est heureux, ton pays, et il est content. C'est toi qui serais plutôt malheureux, car tu regrettes et, lui, ne s'occupe pas de sa mémoire, s'il en

a une. Il est porté par l'avenir avec des yeux aveugles ; il marche à grands pas vers la maturité, sans se retourner en arrière. Il a raison.

Fais comme lui, oublie-le. Le courant fugitif n'apportera, d'ailleurs, pas tes mots. Ta plainte est vaine ; elle ne saura même pas émouvoir cet océan.

Que sert-il de souffrir et de penser ? La souffrance, les ombres de la nuit prochaine engloutiront ton regard, et tu ne seras bientôt plus qu'une chose morte.

Arabesques

La naïve espérance bat des ailes, joue dans l'azur, flotte comme un bouchon parfumé sur l'espace stellaire, revient sur elle-même, puis redescend, dépouillée de ses voiles, pose un pied sur terre et s'évanouit.

*

Vous savez bien qu'un jour il faudra dire adieu au soleil, à la joie, à cette terre ployante de désirs et de fruits.

Vous savez bien que le cri de votre chair n'ira plus frapper la nuit résonnante comme un métal.

Vous savez bien que nos mains se déprendront à jamais.

Vous savez bien que nos lèvres n'exhaleront plus le chant de l'amour.

Et que nos corps, bernés, inertes, gonflés de néant, iront dormir dans la poussière.

Bacchanale

Ils dansent sur un cratère ; ils sont pâles et fiévreux, dévorés d'un grand mal.

L'air balaie leur visage comme un appel de départ, un baiser de feu. Un moment, la fatigue interrompt leurs cris et leurs ébats.

Glissant sur l'horizon qui, regardé tant de fois, a perdu sa poésie, leurs yeux mendient encore de l'amour ou de l'espoir.

Et ils étouffent au sein de la poussière de lave et de suie.

Prière

Mon Dieu, du sein de ma détresse, je me surprends, comme jadis alors que la foi abondait dans mon âme, à crier vers vous. Cette âme désolée, et que l'espoir humain déserte, vous nomme. Elle vous cherchait dans la désolation où l'a plongée le renversement des idoles. Elle s'effare d'elle-même et, parce qu'elle est seule, elle vient de vous trouver.

Que les mots sont difficiles pour celle qui a désappris votre louange et comment on la tresse pour votre gloire et votre beauté !

Pardon de cette misère, de ces idées de suicide qui me hantent et m'affolent, de cette amertume qui me baigne et me détruit.

Je vous prie comme je peux, avec le tremblement indigne de moi-même, avec le regret de la ferveur avec laquelle je savais joindre les mains quand j'étais petit et qu'alors, ainsi que vous le dîtes un jour aux hommes, je vous ressemblais par l'amour, la pureté, la confiance, la joie du sacrifice, et cette candeur que vous chantiez dans ces oiseaux auxquels vous donniez un nid pour leur repos.

Paradis

Ton nom

Ton nom, je le murmure en moi-même, comme si c'était une prière.

Il n'a pas traversé les mers ; il ne s'est gravé sur aucun tableau.

Il est simple, doux, riche de syllabes liquides et mielleuses.

Il fait songer à un lac paisible qui dort sous le jeu des étoiles.

Jamais pêche plus tendre ne fondit dans une bouche.

Il n'est point de rose qui, sous des lèvres, connut un aussi passionné frémissement.

Il a jailli dans un rire sur mes dents claquantes d'ivresse.

Il a pleuré dans mon cœur qui implorait.

Un jour, il est entré dans la grande familiarité de moi-même.

Moi seul le connais bien puisque je l'ai prononcé dans la joie et la douleur.

Un rien – le pâle objet qui remplace la présence illuminée le fait remonter parfois de mes profondeurs. Il revient, lustré des caresses du cœur où il dormait, caché dans un pli.

Nuit sacrée

Nuit sacrée, de chair triomphante !

Je te bois, je te respire comme une terre desséchée s'abreuverait d'une source jaillie par miracle. Et, à travers toi, c'est mon extase que je berce, calme, endors.

Un jour, tu diras en songeant à cette joie des sens : « Folie de jeunesse ».

Mais moi, revêtu d'ombre et de silence, je ressusciterai d'entre les morts. Et mon âme, encore désireuse, élancée à la cime des ifs, écoutera le chant triste de l'oubli, ce blâme ingrat du souvenir.

I

La nuit fait jouer ses éventails de silence et d'ombres. Derrière l'horizon s'éteignent le rire et la douleur des humains.

Tu reposes, moi, je veille !

À genoux, bras serrés sur ma poitrine toute brûlante
de baisers retenus,

Je bois le souffle de ton haleine.

La nuit fait jouer ses éventails de silence et
d'ombres.

II

Le vent soulève les boucles de ta chevelure,
Ton masque si fin se tend comme une offrande,
Ton corps s'enfonce dans une lagune d'étoiles et de
lis d'eau.

Dors, chair élue de ma chair !

Mais il semble que, sous des paupières closes,

Tu désires la résurrection de notre premier matin.

*

L'ombre de François Villon s'allonge sur le mur des

Ursulines.

Comme un oiseau de proie, ma tristesse s'attache à son flanc imaginaire, cependant que le soir descend avec des douceurs mourantes de roses effeuillées.

Je vous attends dans ma solitude, fleur rare. Venez, je vous parlerai de lui jusqu'à ce qu'il revienne.

Je vous placerai dans mon vase à fleurs. Je ne sais nul autre endroit qui soit plus digne de vous. Vous les ferez pâlir, dans ma mémoire, les plus belles, celles qui ont vécu l'espace d'un matin.

Moins menacée par l'heure qui s'écoule, et non seulement belle, mais parlante, vous direz : « Je ne suis pas fâchée contre vous ! » Et ces choses exquisés dont vous avez, seule, le secret, dont tout le sens ne vous est pas connu.

Votre âme aux délicatesses infinies, pure à force d'être vraie, coulera comme l'ambrosie d'une amphore.

La solitude sera brûlée par la flamme de vos yeux : il y aura toute l'âme humaine à son éveil dans mon courtil déserté.

Nous regarderons ensemble le fantôme de Villon sur le mur. Il sera rayonnant et, dans une apothéose, montera dans le ciel sous le chant exhalé de vos lèvres.

Venez, la nuit va m'engloutir et je vais avoir peur de moi-même, si seul, si grandement seul.

Venez surtout pour que nous assistions à l'assomption du grand maudit dont le fantôme obsède le mur des femmes saintes.

Venez, puisque vos paroles sont des prières humaines où fleurit un cœur.

Quelque part, une ville...

Le soleil dans un azur qui semble déborder comme d'un vase trop plein.

Des causses qui pleurent de toutes leurs déchirures : pelage de lions déchiquetés dont la carcasse escalade l'infini.

Lent éventail, le silence aère le visage des hommes, celui de ces passants d'un jour à la recherche des mers mortes.

Des peupliers : ils sont une présence à l'heure déserte de midi dans ce paysage qu'exténue l'accablante chaleur. Ils plongent dans la terre où je sais que quelqu'un dort à jamais.

La ville gît dans un cirque de montagnes foudroyées. J'y venais autrefois, sûr de me retrouver moi-même. Maintenant je ne suis qu'une ombre fatiguée, errante, dépossédée de ses trésors. J'erre seul, sans ce battement du cœur qui précède la vision d'une présence.

Ah ! ce cœur est presque calme parce qu'il sait qu'il ne trouvera plus ce qu'il cherchait jadis.

Des témoins, certes, ceux qui veillent autour d'un souvenir, d'une dépouille d'âme. Frissons d'hier, je vous cherche sans espérance.

Le temps a pansé la grande blessure, mais la cicatrice, si on y touche, remue cette plaie guérie.

En vain l'habitude, les jours, les années auront beau s'écouler, si le cœur a trouvé un maigre salut, l'esprit, lui, flotte sur l'abîme. Il en mesure la profondeur et l'éternité.

Les lions sur les causses ensanglantés continuent leur ascension. C'est le soir. Pleurez, mes yeux, devant ce gouffre où ne remue que la poussière.

*

Un navire de haut bord qui contiendrait de menus objets, quelques fleurs séchées, des trésors d'esprit et d'âme, la dure expérience terrestre, une âme inassouvie, chercheuse d'autres horizons, d'hommes inconnus, mais cependant encore assez jeune pour refleurir. Et puis le large, ce départ vers ailleurs, une Floride baignant dans un rêve.

Esclave aux yeux lourds qui soulèves tes chaînes dans la ville de fer et de ciment, tu attends ce navire.

Viendra-t-il avant la mort ?

– Mets tes mains sur ce mur pour qu’elles y trouvent de la fraîcheur.

L’horizon est encore vide ; cette blancheur hallucinant ton regard, ce n’est qu’une fumée entre mille qui, dans un instant, sera dissoute. Il te faudra remettre tes pieds saignants sur une route tant de fois parcourue.

– Redresse ton front courbé vers la terre : c’est là-haut que circule l’image de l’évasion.

– La voile de pourpre où dort le soleil de la délivrance est encore loin.

*

Le coupable est plongé dans le sable jusqu’au cou.

Il n’y a plus qu’un visage qui soit encore libre. Ce visage regarde le ciel.

C’est une souffrance verticale qui mesure les profondeurs de la terre et du ciel. Le soleil pose des plaques de feu sur les joues, le front, la bouche qui bientôt ne pourra plus crier son horreur.

Dieu va-t-il prendre pitié de sa créature ?

Mais voici la nuit, voici la délivrance.

Et il tend vers elle ses mains agonisantes d'où le sable s'écoule comme une pluie de feu.

*

Nous le trahisons au printemps.

Oui, ce sera la saison choisie entre toutes. Et nous le trahisons.

Quand il reviendra de son trop long voyage, nous rougirons de honte, baissant le front et les yeux comme une jeune fille ou de très petits garçons.

Nous le trahisons : il l'est déjà dans le désir et la pensée.

Et nous crierons pour notre hypocrite défense : « Tu as mis trop de temps à revenir. Nous étions las d'être un saint et une sainte. »

Je dirai : « Une nuit seulement, j'ai tenu Aurore sur mon cœur. »

Elle dira : « Cela s'est passé comme dans un rêve : ma volonté était morte et j'avais faim du souvenir de toi qui est en lui. Nous n'étions plus vraiment seuls, moi, sans amour ; lui, sans amitié. »

Et puis, moi, quand il sera revenu, je prendrai Aurore pour la déposer dans ses bras.

Ensuite, j'irai expier ma trahison sous la corde et la cendre.

Ah ! il faudra bien qu'il me pardonne.

Table

Avant-propos	6
Ivresse	8
Litanies	19
Matins	20
Soirs	23
L'idéale maison	26
Rébus	28
Images	33
Ma tristesse est en vous	34
Bois, car... ..	37
Au poète.....	42
La vieillesse des hommes	47
L'aurore sur le lac	52
Le soir sur le lac.....	55
La douleur de la ville qui monte au firmament..	57
La nuit me regarde	61

Paillasse sur l'horizon.....	65
Tentation.....	70
L'homme dans le champ de carnage.....	73
C'était un petit garçon.....	84
Phèdre	88
La défaite du printemps	91
Fantaisie.....	97
Aparté.....	102
Paul Morin	103
René Chopin	106
Guy Delahaye	109
Mademoiselle Italie.....	111
Jeanne Nouguier	116
Avec toi.....	120
Chansons canadiennes	123
Vive la Canadienne.....	124
Au clair de la lune.....	127
Sur le pont d'Avignon.....	129
Isabeau s'y promène... ..	131

En roulant ma boule.....	133
À la claire fontaine.....	135
À Saint-Malo... ..	136
V'là l'bon vent.....	138
Un Canadien errant	140
Arabesques.....	142
Bacchanale.....	143
Prière.....	144
Paradis.....	145
Ton nom.....	146
Nuit sacrée	148
Quelque part, une ville.....	152

Cet ouvrage est le 185^e publié
Dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
et est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.